

DETECTIVE

*La vie
secrète
des*

**FEMMES
NUES**



La vie secrète

16480



Il ne récrimine pas. C'est le prix d'un bon fauteuil au music-hall et il a, pour cette somme, une consommation à boire, et de jolies filles sans voiles à la portée de la main.

C'est, pour ce flâneur nocturne, friand de spectacles audacieux, que les dancings se sont métamorphosés en music-hall et que la mode des cabarets de femmes nues s'est imposée aux entrepreneurs de plaisirs.

Bien souvent, les boîtes de nuits étaient devenues, pour cette clientèle errante qui rôde, chaque soir, de Montmartre à Montparnasse, en quête de distractions nouvelles, des boîtes d'ennui. Ni le jazz, ni les entraîneuses lasses de tourner en rond, ni les chanteuses réalistes et leurs chansons neurasthéniques, ne parvenaient à retenir ces clients de passage, soucieux d'oublier leur solitude.

Il fallait, pour retenir au bord d'une piste les quin-quagénaires bedonnants, les provinciaux égrillards et les gigolos trop blasés, un attrait nouveau, un piment inconnu jusqu'alors.

Les revues déshabillées, transposées sur la piste du dancing, les défilés de femmes nues entre les tables des consommateurs, ce compromis entre le music-hall à grand spectacle et l'intimité du bar où l'on danse, ont fourni, à point nommé, une recette aussi ingénieuse qu'infaillible.

Mais il y a mieux : au music-hall, la femme nue n'est qu'un décor de chairs, que protège et rehausse

un tourbillon de lumières, de danses, de rythmes violents ou langoureux, de machineries miraculeuses. La scène est l'autel éblouissant où l'on célèbre à la gloire de la femme une sorte de culte en apparence désordonné, mais où tout est réglé avec une précision d'horloge. Ces grappes de femmes, mises à nu pour le plaisir des sens, sont offertes de loin et ne laissent, le rideau tombé, que le souvenir d'un feu d'artifice éphémère et qu'une odeur de parfums de fleurs trop tôt fanées...

Ici, la harrière est brisée. Vénus descend de son piédestal de lumières et n'est plus qu'une esclave offerte à nos plaisirs. Entre chaque apothéose, elle voile ses seins et ses hanches d'un fourreau de satin,

Le spectacle des cabarets de femmes nues commence à dix heures. Mais les artistes doivent attendre jusqu'au petit jour, le départ du dernier client.



RESUME DU CHAPITRE PRECEDENT

Josyane, ex-dactylo, fait ses débuts de femme nue. Elle fait connaissance avec les exigences de son nouveau métier et les secrets de ses nouvelles compagnes.

III. — LEURS AMOURS (1)



QUATRE heures du matin.

La salle du cabaret de femmes nues s'était vidée de ses derniers clients. Les entraîneuses, affalées sur les chaises, somnolaient, la tête lourde, et les petites artistes de la revue, nues sous le fourreau de leurs longues robes échancrées, attendaient, en bâillant, le signal du départ. Mais les habitués du bar tenaient bon. On les sentait saisis, devant leurs verres vides, et sur leurs tabourets, par cette morne torpeur, par cette fascination singulière qui retient jusqu'au jour blême les éternels possédés des lieux de plaisir.

Car il y a deux catégories de clients, et cette distinction n'est pas sans importance.

Il y a le client de passage. Celui-là, dès qu'il entre dans ce genre d'établissement, c'est une proie qu'il faut happer, retenir et séduire.

Cerné entre le chasseur qui l'a accueilli sur le trottoir, entre la dame du vestiaire qui doucement lui retire son chapeau et son pardessus, entre le maître d'hôtel et les garçons qui l'entraînent insensiblement vers la pénombre de la salle, ce visiteur solitaire est désormais sans défense.

Il n'était venu, attiré par les aguichantes photos de l'entrée, que pour glisser un coup d'œil, en flânant. Le voici, captif du temple du Nu, casé, bien entendu, au premier rang des tables de la piste, et devant son verre à vingt-cinq balles.

(1) Voir « Détective » depuis le n° 419.



et la déesse, parée d'ors et de plumages, redevient l'humble quêteuse de sourires racoleurs et d'invitations à boire.

Vingt francs, vingt-cinq francs par jour, c'est le salaire qu'elles reçoivent pour montrer leurs seins, leurs cuisses, la cambrure de leurs reins, monter et remonter l'escalier qui relie les loges à

la scène, changer quinze fois de « costumes », agiter les jambes en cadence et sourire sous la douche tiède des projecteurs.

Mais, si elles veulent grossir ce maigre salaire, elles doivent s'occuper du client de passage, se faire inviter par lui, engager la conversation, l'entraîner à consommer, et qui sait...

Toutes ne se résignent pas tout de suite à l'exécution de cette seconde partie du « numéro ». Les novices surtout. Elles savent bien, qu'au fond, on ne les engage que pour cela. Mais elles veulent, le plus longtemps possible, conserver l'illusion qu'elles sont des artistes, qu'elles font du music-hall, et qu'elles ne doivent leur gagne-pain qu'à un travail artistique.

Josyane, jeune débutante, le sentait plus que toute autre. Elle répugnait, dès qu'elle réapparaissait dans la salle, entre les heures où passait la revue, à se faire offrir à boire, à provoquer un sourire d'invite.

Son âme de petite dactylo n'était pas tout à fait morte, après huit jours d'engagement. Elle renaissait dès qu'elle n'était plus nue, dès qu'elle avait revêtu cette robe qui la faisait ressembler aux élégantes clientes qui, parfois, pénétraient dans la salle. Elle sentait, avec une acuité qu'aggravaient ses observations de chaque nuit, ce qu'il y avait d'équivoque dans son nouveau métier, tout ce qu'il offrait de tentations dangereuses, pour un cœur sans volonté.

Elle s'était promise de résister, mais une réflexion de Lina, sa voisine, lui revenait sans cesse en tête :

— Tu sais, on est toutes comme ça, au début. On se promet de rester sérieuse, de ne pas glisser. Ça dure ce que ça dure. Mais tu m'entends, je n'en ai pas connu une seule, depuis deux ans que je fais du nu, qui ne se soit pas laissée entraîner.

— Mais entraînée par quoi ? avait demandé Josyane.

Lina avait souri, indulgente, puis :

— Allons, voyons, ma poupée blonde, tu crois

Les FEMMES NUES

qu'on peut longtemps rester sage quand on fait ce métier-là?

— On peut avoir un ami sérieux et ne pas faire la grue, protesta Josyane.

— Mais oui, je sais bien, elles disent toutes ça, quand elles débutent. Seulement, ma gosse de riche, les amis sérieux, ça dure moins longtemps que le beufsteack à payer, que les vieux à soutenir et que les maîtres de nourrice pour celles qui se font coller un môme. Un jour, l'ami sérieux te laisse tomber comme une savate, et comme t'as le bourdon, que le champagne t'a alourdi la tête et qu'un beau gigolo te fait du boniment, tu te laisses aller... Et puis, il y a tous ceux qui rôdent autour de toi, qui guettent ton heure

femme de chambre et ne se laissait inviter par les clients cossus que dans l'espoir de se faire engager et de reprendre son ancien métier.

Odette vivait avec son père infirme, mais elle avait le diable au corps. Elle racontait avec une joyeuse impudeur ses liaisons éphémères, ses idylles d'une semaine, d'un jour ou d'une heure.

Lulu était plus discrète sur ses aventures, mais ce n'était un secret pour personne qu'elle vivait avec un mauvais garçon de Montmartre qui, chaque matin, l'attendait au bar voisin du théâtre.

Mado avait, disait-on, un ami sérieux qui ignorait ce qu'elle faisait. Elle prétendait qu'il la quitterait s'il apprenait la vérité et elle lui donnait comme prétexte à ne pas accepter de rendez-vous le soir, qu'elle ne pouvait, la nuit, abandonner sa mère souffrante.

— Et s'il venait à te surprendre?

— Bah! on est mieux cachée à se montrer nue sur



Au music-hall, la femme nue est un décor vivant. Au dancing, elle devient entre chaque spectacle, une humble quêteuse de sourires et d'invitations à consommer.



de faiblesse, et qui ne songent qu'à profiter de ta jeunesse. Le client de passage qui t'invite à boire un verre et à danser, celui-là n'est pas dangereux. Y a même, parmi eux, des braves types qui te glissent cent balles dans la main, comme ça, pour te remercier de leur avoir tenu compagnie, et sans exiger autre chose. S'il te donne rendez-vous, le lendemain, dans l'après-midi, libre à toi d'accepter ou de refuser. Question de tempérament ou de besoin d'argent.

« Tiens, l'autre jour, la veille de tes débuts, j'ai eu un client de ce goût-là. Un drôle de bonhomme, qui devait avoir des peines de cœur et qui avait le besoin de s'épancher. Il m'invita à prendre un verre et, tout de suite, sans que je lui demande le nom de sa grand-mère, il me raconta ses histoires de famille. Alors, je ne sais pas pourquoi — y a des soirs comme ça — je me suis mise à lui raconter mon enfance, ma jeunesse. J'en ai même remis, en supplément. Et j'ai inventé, de toutes pièces, l'histoire d'un gosse que j'avais dû mettre en nourrice, pour faire du théâtre. Parole de femme, il m'a reflé mille balles. J'en étais bouche bée. Mille balles, tu t'rends compte, et sais-tu ce qu'ils sont devenus? Eh bien, le lendemain, un mec — un mec dont je n'arrive pas à me débarrasser — me les a fauchés dans mon sac. Le soir, devant la glace de la loge, quand je me suis regardée, j'ai eu envie de pleurer, comme une môme. Crois-tu qu'on peut être bête !... »

Josyane n'avait pas oublié cette conversation et, songeuse, le cœur un peu triste, elle attendait, ce matin-là, accoudée contre le bar, la fermeture de l'établissement.

En huit jours, elle avait appris à connaître les grands et petits secrets de chacune de ses compagnes. Toutes ces confidences, égrenées au cours des heures de désœuvrement, Josyane les avait écoutées avec passion. Ces récits la transportaient dans des mondes ignorés et si différents de ceux dans lesquels elle avait vécu.

Presque toutes ses camarades étaient comme elle d'anciennes dactylos ou d'anciennes vendeuses de grand magasin. Mais il y avait aussi, parmi les débutantes, des bonnes de province, d'anciennes femmes de chambre en rupture de tablier.

Rares étaient celles venues de la vie galante et qui avaient recherché dans ce métier de femmes nues un moyen de trouver plus facilement des aventures.

Celle-ci — une Bretonne — regrettait sa place de



une scène qu'à se promener sur les boulevards.

Quant à Pépée, la plus jeune d'entre toutes, on assurait qu'elle n'avait jamais connu d'hommes, qu'elle restait sage, malgré tant de sollicitations, et qu'on ne l'avait jamais vue s'attarder, à la sortie, car sa mère, gardienne vigilante de la vertu de cette vierge nue, venait chaque matin la chercher.

D'autres enfin étaient mariées. Et leurs maris, soucieux eux aussi de ne pas laisser leurs femmes aux prises avec les tentations qui guettent, à la sortie des music-halls, les petites danseuses nues, venaient les attendre. A se coucher tard, à se lever tard, ils avaient pris l'habitude de ne plus travailler, et s'étaient mis à jouer les managers de leurs jeunes épouses.

En passant en revue cette faune étrange et insoupçonnée, Josyane se demandait quel serait, demain, son destin de femme nue, et, pudique sous son manteau de drap sombre, le visage démaquillé, regagnait, à pied, la rue Lepic, où l'attendaient sa mère et son gosse.

Une odeur de pain frais montait, au coin de la rue, d'un soupirail, sous la devanture d'un boulanger.

Dans le bazar aux chairs nues, où n'entre jamais le soleil, les lumières s'éteignaient.

Le jour se levait, gris et maussade...

(A suivre.)

Marcel MONTARRON.

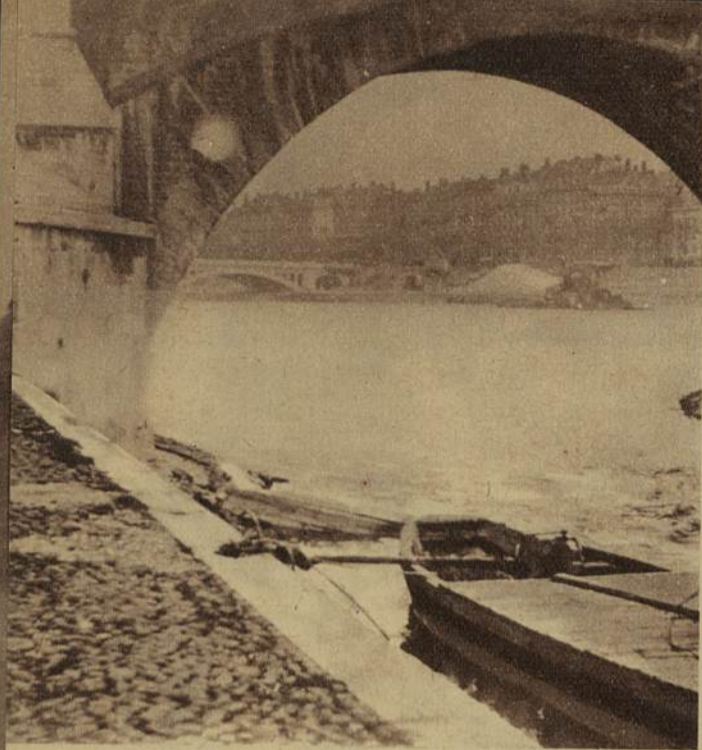
Jeudi prochain :

EN TOURNÉE...

L'ÉTRANGE

Les vêtements et le linge lacérés trouvés sur les quais du Rhône appartenaient à Louis Auer.

NUIT



Lyon (de notre envoyé spécial).

Il n'est maintenant question, à Lyon, que de l'étrange nuit du 3 novembre.

La nuit du 3 novembre, c'est celle pendant laquelle un jeune vannier du quartier de la Charité, M. Louis Auer, a mystérieusement disparu. Sans doute, une disparition implique toujours l'existence d'un secret et c'est par là que des affaires de ce genre intéressent les vrais policiers. Une disparition suppose un accident, un suicide, une fugue, une crise de folie ou un crime, toutes hypothèses qui nécessitent des qualités d'intuition, qui permettent aux curieux de jeter des coups de sonde imprévus dans l'inconnu des vies sans histoire. Mais quand une disparition se produit à Lyon, la recherche est plus passionnante encore.

Lyon, n'est-ce pas la ville des secrets, des philtres, des sortilèges, des religions inconnues, des superstitions inédites ? N'est-ce pas la ville des accidents singuliers, des fugues retentissantes, des crimes incompréhensibles et compliqués, de ceux qu'il faut souvent se contenter de ranger dans la liste des crimes commis par un auteur inconnu ?

L'énigme d'une joyeuse soirée

Quand j'arrivais à Lyon, l'affaire Auer se présentait de la manière suivante :

Louis Auer est connu dans le vieux quartier qui domine la grande tour de la Charité, comme un garçon très doux, de mœurs tranquilles, appliqué au travail. Il appartenait à une famille de braves gens, une excellente famille composée de son père, de son frère et de sa sœur et vivait comme eux, travaillait comme eux à faire de la vannerie de luxe et de fantaisie pour les grands magasins de Lyon. On n'a jusqu'à présent rien pu trouver de suspect dans sa vie.

Il paraissait se plaire à la vie des artisans lyonnais du vieux quartier de Perrache, curieux quartier. De vieilles maisons noires, sans gaieté, où les gens durent et meurent sans faire de bruit. Les escaliers sont raides, les corridors obscurs. L'atelier se trouve au rez-de-chaussée au fond de la cour, une cour sombre où, même par un jour de soleil, tout est obscur.

C'est 43, rue de la Charité ; la jeune fille s'occupe du ménage, mais elle s'affaire aussi dans l'atelier ; le père et le frère de Louis fabriquent les objets de vannerie, Louis va les vendre. Louis est le plus élégant des Auer ; il a belle allure ; il s'exprime sans difficulté, et il plaît. A lui, est plus particulièrement confiée la mission de visiter la clientèle, celle de Lyon et de la région, de Bourg, d'Ambérieux, de Roanne et de Saint-Etienne.

Entre le père, les frères et la sœur, l'entente est bonne à ce qu'il semble. On ne se quitte guère, le soir, la semaine et même le dimanche. On reçoit quelquefois des parents ; on va au cinéma en groupe, comme dans un village. Louis, d'ailleurs, n'a pas de goûts extraordinaires ; il est plutôt religieux ; il a des opinions politiques modérées, au sens que l'on donne à ce terme, à Lyon, si modérées que, au lendemain de sa disparition, on se demanda s'il n'était pas allé rallier l'armée du général Franco, sous Bilbao, sous Madrid. Il était, en effet, anticommuniste, comme on l'est à Lyon dans le 2^e arrondissement, qui fut toujours conservateur.

Une fois par semaine, le mercredi, Louis Auer se permettait une sortie particulière. Il avait tout de même quelques amis ; ils se rendaient au centre de Lyon, dans le quartier des Terreaux, dans le quartier de l'Hôtel-de-Ville ; et là, dans un café, ils faisaient par équipes amicales, des parties de ping-pong.

Mercredi dernier, ils avaient bu et joué jusqu'aux environs de minuit, lorsqu'ils se quittèrent après une dernière rasade. Chacun paya sa part, on se sépara, comme on se sépare à Lyon, avec la hâte de rentrer, parce qu'il est tard.

— A mercredi prochain !

La brume tendait déjà ses toiles d'araignées sur la vieille mairie. Les amis s'égayèrent, chacun de son côté. Louis Auer, accompagné de son ami et voisin, M. Pommier, un droguiste dont le magasin est situé

La disparition du jeune Louis Auer causa à Lyon une si vive émotion que les radiesthésistes s'en mêlèrent.

DU 3



juste en face de l'atelier de vannerie, prit la direction du Rhône.

La route n'est pas longue : on traverse les Cordeliers, la place de la République, Bellecour ; il fait beau. Il était à peu près minuit et demi lorsque Auer et Pommier atteignirent leur maison. Une poignée de main. La vieille et lourde porte du 43, rue de la Charité, se referma. Le mystère commença.

Une ville en proie à l'inquiétude

Le simple geste de Louis Auer, l'ouverture puis la fermeture de sa maison, allait maintenant prendre une importance inattendue. Il prouvait que Louis Auer avait tout au moins essayé de rentrer chez lui. Pourtant, le lendemain matin 4 novembre, son lit n'était pas défait : le jeune homme avait disparu.

Le père Auer fut surpris. Son fils avait déçu. On pensa dans la famille à une incartade, une de ces incartades que, surtout à Lyon, on demande aux jeunes gens d'espacer. Ce qui surprit bien davantage le père Auer, c'est que son fils restât absent à l'heure du travail, ce qui ne lui était jamais arrivé.

Les heures s'écoulèrent. La matinée passa. A midi, le quatrième couvert attendait toujours son convive. La surprise du matin fit place à une inquiétude grandissante. Où était le « petit », comme on disait dans la famille ? Que lui était-il arrivé ? On pensa à interroger ses amis, et Pommier le premier.

— Louis est rentré cette nuit, en même temps que moi, dit Pommier. Il ne m'a pas parlé d'un départ. Même il était de très bonne humeur et c'est d'un ton joyeux qu'il m'a crié : « A demain ».

On décida d'attendre la fin de l'après-midi. Et, vers le soir, le vieil Auer, déjà courbé par quarante années du métier de vannier, entra, suivi de son autre fils, dans le bureau de M. Paoli, le commissaire de son quartier.

— Il faut aller à la Préfecture faire une déclaration au service des recherches dans l'intérêt des familles, dit M. Paoli au malheureux père.

Presque exactement à la même heure, le bruit courait dans Lyon que deux mariniers avaient fait le matin même une curieuse trouvaille.

Ils suivaient les berges du Rhône, montant à partir du pont de la Guillotière, dans la direction du confluent du Rhône et de la Saône, lorsqu'en cheminant le long du fleuve, ils virent un paquet de vêtements. Ils ouvrirent ce paquet. Ils aperçurent une gabardine déchirée, déchiquetée plutôt et un veston également déchiré dont les boutons avaient été coupés. Ce veston était lacéré en largeur et en longueur comme par un couteau. La manche gauche était en partie arrachée. Ils trouvèrent, enfin, mêlée à ces guenilles, une chemise en lambeaux et une cravate.

On montra les hardes aux Auer. Le père pouvait à peine parler. La jeune fille, la ménagère de la maison, poussa un cri :

— Monsieur le commissaire, ce sont les vêtements de mon frère. C'est sa cravate, c'est sa chemise...

Les trois Auer se regardèrent pensifs. Alors ?... Louis, leur fils, leur frère s'était-il donné la mort ?

— Allons donc, protesta le vieux, Louis avait le cerveau solide. Il n'avait aucune raison d'en finir avec la vie. Il préparait même pour dimanche une petite fête à laquelle il se réjouissait d'assister.

— N'aurait-il pas voulu vous quitter, sans vous donner la cause de son départ ? risqua un fonctionnaire pour provoquer une réaction et, partant, des confidences de la part des braves gens désolés.

— Nous nous aimions tous les quatre, reprit M. Auer, en pleurant. Louis n'aurait pas voulu nous faire cette peine. S'il était vivant, nous le saurions. J'ai grand peur que l'on ne retire bientôt son corps du Rhône.

La douleur du vieil artisan faisait peine à voir. Alors, les policiers se penchèrent sur l'affaire. Puisqu'il ne fallait croire ni à une disparition volontaire, ni à un suicide, ils esquissèrent l'hypothèse d'un crime.

Visiblement, cependant, cette hypothèse ne satisfaisait pas plus leur raison que les deux premières.

Ils commencèrent leur enquête. Où Louis Auer avait-il pu être attaqué ? Dans l'allée de sa maison ? L'idée que le jeune homme était entré puis ressorti de la maison parut tout de suite beaucoup plus plausible. N'avait-il pas sa clef comme tous les locataires ? Ainsi il lui était possible d'entrer et de sortir sans avoir à demander le cordon, comme à Paris.

Tout d'abord, les policiers suivirent cette hypothèse jusqu'au bout. Si Louis Auer était ressorti, c'est qu'il avait un rendez-vous secret. Dans ce cas, il était impossible de préciser le lieu du crime. Mais, se disaient aussi les policiers, quel eût été alors le mobile du crime ?

Le vol ? Louis Auer n'avait pas plus de 100 francs sur lui.

La vengeance ? Sa vie était sans histoire et on ne lui connaissait pas d'ennemis. Crime politique ? Sans doute, en ces temps troubles les esprits sont échauffés, les gestes prompts. Mais le disparu, s'il était catholique pratiquant, n'appartenait à aucune organisation militante.

Crime passionnel ? On ne lui connaissait aucune liaison galante. Pourtant, conclurent les policiers, lorsqu'ils eurent examiné toutes ces idées, Louis Auer, devait avoir bien, lui, un secret ; sinon, pourquoi aurait-il simulé une rentrée, puis refait une sortie à l'insu de tous ?

On interrogea des indicateurs dans les milieux troubles de Lyon, ceux de la prostitution, dans les marchés d'hommes et de femmes. Ce qui justifiait cette enquête, c'est que l'on avait trouvé à quelques mètres du paquet de vêtements, une pochette de soie tachée de rouge. Non pas de sang, mais vraisemblablement de rouge à lèvres et la même tache se retrouvait en haut de la gabardine.

Alors, on reprit l'idée de la fugue — la première idée des policiers — celle qui leur avait donnée la découverte des vêtements lacérés, trop visiblement déchirés, comme si quelqu'un les eût ainsi préparés pour une mise en scène.

Une ombre dans la nuit, une lumière...

Les policiers étaient occupés par ces pensées quand les radiesthésistes intervinrent.

Lyon ne serait plus Lyon si, à propos d'une affaire inquiétante les intéressés ne faisaient appel aux forces mystérieuses, aux puissances inconnues.

C'est la famille Auer, elle-même, qui prit l'initiative d'un interrogatoire scientifique de l'au-delà. Un voisin et ami, radiesthésiste, s'offrit à être leur intermédiaire. Il prit, comme la radiesthésie en fait obligation, un pendule, un plan de Lyon, un portrait du disparu. Il pointa son appareil sur le n° 43 de la rue de la Charité. En peu de temps les nettes réactions du pendule l'amènèrent à conclure :

— Le pauvre Louis est mort, dit le savant. Son corps se trouve dans un égout, à une centaine de mètres du Rhône. Il s'agit, sans doute, du grand égout collecteur de Perrache.

Il parlait encore qu'un deuxième radiesthésiste se présenta :

— Louis Auer est vivant, dit-il, mais il n'est plus à Lyon !

La deuxième hypothèse ne pouvait encore, en l'état de l'enquête, se vérifier. On s'attaqua à la première, et cela très courageusement, car un policier ne doit rien négliger ! M. Cussonac, sous-chef de la

Sûreté et M. Croyz, son inspecteur de brigade, convoquèrent des égoutiers, et ils leur firent explorer le sous-sol du quartier de Perrache.

Les recherches furent vaines, bien que le radiesthésiste, convaincu de la clairvoyance de son pendule, y eût participé. Il accepta l'échec et remarqua :

— Peut-être la poussée des eaux a-t-elle entraîné dans le Rhône, le cadavre que signalait mon pendule.

Cet incident marqua un temps d'arrêt dans la recherche du mystère. Bientôt, pourtant, l'enquête allait rebondir.

Un voisin de M. Auer se présenta, en effet. Il avait à raconter une histoire ahurissante. Cet excellent homme était entré dans la maison du 43, rue de la Charité, pendant l'étrange nuit du 3 novembre, et, coïncidence singulière, il y était entré une demi-heure après la séparation de Louis Auer et de son ami Pommier.

— J'avais ouvert la porte, j'allais entrer dans ma maison, lorsque j'aperçus un homme dans l'allée. Chose étrange, cette homme repoussa la porte violemment, comme s'il tenait à m'impressionner ou à me faire perdre du temps. Qui était-ce ? Il m'est impossible de le dire, car il était invisible, dans l'obscurité de la nuit. Était-ce un habitant de la maison ? Je pense, de toutes manières, qu'il ne voulait pas être reconnu.

« Impressionné, on l'eût été à moins, je restais devant la porte ; je fis les cent pas dans la rue. Je ne vis sortir personne. Une demi-heure plus tard, je me décidais enfin à rentrer chez moi. Il n'y avait plus personne dans l'allée ; aucune lumière ne brillait plus dans la maison, sauf dans la chambre de Louis Auer, que je connaissais bien, car c'était, en même temps qu'un voisin, un ami. Il pouvait être 1 h. 30 du matin. Je ne puis rien conclure de ce que j'ai vu, sinon qu'à l'heure de ma rentrée Louis Auer était chez lui et qu'il ne dormait pas.

Les policiers, après avoir écouté ce témoignage, sont restés pensifs. Que faisait Louis Auer pendant sa veille imprévue ? Écrivait-il ? On n'a pas retrouvé de lettre jusqu'à présent ?

Pourquoi, tandis que les policiers réfléchissaient ai-je imaginé une scène rapide, presque un sujet de roman. Un homme décide de disparaître dans l'anonymat, comme les 6.000 Français qui disparaissent chaque année et qu'on ne retrouve jamais.

Il n'y a que deux moyens certains pour un homme qui veut disparaître : c'est de laisser croire à un crime ou à un suicide. Louis Auer ne les a-t-il pas choisis, me disais-je. Et, dans ce cas, les singularités de sa disparition ne s'expliquent-elles pas ? Il rentre chez lui, chargé de vêtements ; il lacère ceux qu'il vient de quitter. Il va partir en pleine nuit, car l'arrivée inattendue des voisins — l'homme qui a vu la porte de l'allée se fermer brusquement — l'oblige à battre en retraite. Il remonte dans sa chambre : il attend (et cela explique aussi que le voisin ait vu dans sa chambre de la lumière). Il part enfin, rejoint les quais ; il dépose en même temps que sa personnalité ancienne, ses vieux vêtements sur la berge.

Hypothèse nouvelle, supposition gratuite, dira-t-on. Comme je souhaite pour la famille Auer, pour Louis Auer lui-même, que ce soit la vraie !

Henri DANJOU.

Dans la nuit du 3 novembre, Louis Auer, est bien rentré chez lui (à droite) 43, rue de la charité. M. Pommier, qui tient un magasin de droguerie, (à gauche) accompagna, ce soir-là, son voisin et ami, le vit ouvrir sa porte...





Le premier président Dreyfus.

La révolte des juges

L'ancien premier président de la cour d'Appel de Paris, M. Eugène Dreyfus, qui vient d'être mis à la retraite, aurait l'intention de se pourvoir en Conseil d'Etat contre le décret qui l'a atteint.



L'étrange affaire de Belleville

Nous avons relaté, dans notre dernier numéro, le drame lamentable dont furent victimes deux malheureuses fillettes, les petites Wally et Marie-Christine Chéneaux.

Le souci de l'information exacte nous avait conduit à révéler que leur maman avait un « secret dans sa vie » et que les pitoyables petites victimes étaient des enfants non reconnus par leur père.

Nous ne voudrions pas que cette allusion put porter tort à la dignité de Mme Chéneaux, infirmière laborieuse et pleine de mérites.

La vie secrète de Mme Chéneaux relève d'un amour respectable, auquel elle consacre depuis de longues années, sa fidélité et son dévouement, jusqu'à l'ennoblir des fonctions de la maternité.

Malheureusement, la vie ne lui a pas permis de contracter une union légitime avec le père de ses trois enfants. Pourtant, celui-ci n'a agi qu'animé par un esprit de sacrifice. C'est un grand drame, un autre grand drame, en marge de celui de la rue de Belleville.



Nous avons, par ailleurs, reproché à la mère des petites victimes d'avoir montré une mansuétude beaucoup trop grande à l'égard de Marguerite Couret, sa bonne, qui infligeait d'abominables sévices à ses enfants.

Mme Chéneaux nous reproche à son tour d'avoir mal interprété sa conduite vis-à-vis de la femme ménagère.

— Ma patience, dit-elle, venait de ce que je ne connaissais pas toutes les misères qu'elle infligeait à mes enfants. Au surplus, je pensais, par charité et par considération pour sa famille, que je parviendrais à l'amender à force de générosité et de persuasion.

Nous donnons acte à Mme Chéneaux, de la noblesse de ses intentions. Mais nous déplorons, pour elle surtout, eu regard de sa douleur atroce et bien sincère, qu'elle se soit aperçue trop tard de son erreur, qui devait lui coûter tant de chagrin !

CONTRE LES INTERNEMENTS ARBITRAIRES

A une récente audience des référés, qui s'est tenue devant le tribunal civil de la Seine, a été évoqué un incident scandaleux qui souligne une fois de plus la facilité avec laquelle, en dépit de tous les articles publiés sur les réformes annoncées, se commettent des internements arbitraires.

Deux amants s'étaient brouillés ; ils avaient eu un enfant reconnu d'abord par la mère, puis par le père. L'enfant qui avait deux ans avait été placé dans une pouponnière aux environs de Paris. La mère ayant, la première, reconnu son fils, était investie seule du droit de garde et elle avait interdit à la directrice de la pouponnière de laisser voir l'enfant au père lorsque celui-ci se présenterait.

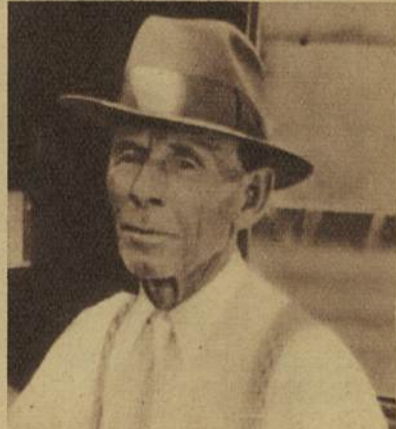
Ce qui se produisit. Le père insista, la directrice opposa un refus qui provoqua en lui un sursaut de colère et, l'ancienne maîtresse, qui devait avoir des relations puissantes, réussit à faire interner dans un asile de la région parisienne le père coupable de trop aimer son enfant, en le faisant passer pour fou.

Le martyre de cet homme dura une semaine. Au bout de huit jours, on reconnut qu'il n'était pas fou.

Comment un pareil crime peut-il, en 1936, être perpétré ? On objectera qu'il y a un contrôle médical, que le Parquet délègue un de ses substituts pour surveiller spécialement les asiles.

Tout ceci est vrai, mais il n'empêche que des internements arbitraires se produisent parfois. Nous ne croyons pas qu'ils soient très fréquents, mais si rare qu'en soit le nombre, il y en a encore trop. Sans doute nous savons que le problème des aliénés est complexe, délicat et qu'il faut éviter d'accorder une créance totale à des racontars qui circulent, à des accusations légèrement colportées. Il est d'authentiques fous qui se proclament les êtres les plus sains du monde.

Mais, suivant la méthode qui nous a toujours guidé, nous proposons une réforme simple et qui, dans bien des cas, éviterait les attentats contre la liberté individuelle. Cette réforme consisterait en une expertise immédiate et contradictoire. Avant d'interner (sauf dans les cas de démence furieuse, qui constituent un danger public évident) on devrait exiger que la personne dont l'internement est requis puisse désigner un médecin de son choix. L'expertise contradictoire existe bien pour les fraudes alimentaires. Nous estimons que lorsque la liberté d'un homme est en jeu, elle mérite au moins les mêmes garanties de protection et d'impartialité que lorsqu'il s'agit de vérifier si du lait a été écrémé ou du vin mouillé.



Le père au célèbre bandit Dillinger.

In memoriam

Après l'Association des « Amis de Hauptmann », voici « le Musée Dillinger » qui vient d'ouvrir ses portes à Chicago. Les admirateurs du célèbre gangster y ont réuni les « souvenirs du défunt » : armes, photos, coupures de journaux et jusqu'aux vêtements troués par les balles qui mirent fin à ses jours. Mais le détail le plus curieux, c'est que le poste de conservateur a été confié au père de Dillinger.



Un « technicien »

L'une des pièces de Sacha Guitry, qui se joue actuellement au théâtre de la Madeleine, contient une scène de la cour d'Assises. On a remarqué l'exactitude des détails, mais on ne sait pas que le « technicien » des passages judiciaires est M^e Pierre Masse, à qui Sacha avait communiqué son manuscrit.



Conscience professionnelle

Un juge américain, originaire du Nebraska, H. D. Landis, résolu de connaître, par sa propre expérience, les conséquences morales et physiques des condamnations qu'il prononçait. Aussi s'est-il assuré de la complicité de la police, pour se faire arrêter, ainsi que son fils, sous l'inculpation de « fraude et cambriolage ».

Condamnés à la prison, les pseudo-malfaiteurs séjournèrent plusieurs mois parmi les criminels authentiques que M. H.-D. Landis avait fait écrouer et dont il put observer de près les « réactions ».



Les as du volant

Les journaux et l'opinion publique ne cessent de blâmer les chauffards, cause de tant d'accidents mortels. Mais ils passent sous silence les conducteurs experts et prudents.

Un grand journal de Londres a eu l'idée de décorer d'une médaille spéciale tout chauffeur qui s'est spécialement distingué dans la rue ou sur la grand'route.

A cet effet, des reporters spécialement désignés, surveillent les parcours des autos, notant les numéros des « as du volant », dont la liste paraît régulièrement dans une rubrique du journal.

UN COUP D'ŒIL SUR...

Le type physionomique du gangster

CEST du type brutal que je veux parler, du malfaiteur analogue à ceux qui viennent de terroriser la région de Grenoble et dont les exploits vous ont été contés d'une manière précise, détaillée, illustrée de saisissants portraits (1).

Tous ces mauvais garçons ont des nez à dos fort larges et aux narines très ouvertes ; l'unique membre féminin de la bande n'est pas le moins remarquable à ce point de vue. Cette conformation s'observe invariablement chez les êtres violemment avides et cyniquement audacieux. Pour satisfaire leurs ardentes convoitises, c'est à l'agression qu'ils ont eu recours.

Voyez leurs masseters en relief, leurs mentons carrés et projetés en avant :

Deux des bandits de Grenoble : la femme de Nief, Georgette Vorret, âgée de 23 ans, et Charles-Eugène Ivraud.



à de tels signes se reconnaissent les natures batailleuses. Observez leurs sourcils obliques — indices d'implacabilité — et leurs pommettes saillantes de colère. Ils eussent, jadis, fort bien rempli l'emploi de reîtres.

Combien de temps auraient-ils défié la justice s'ils avaient été conduits par un chef circospect et expérimenté ? Mais celui qui les dirige est jeune. Son front, comme ceux de ses tueurs, est lisse et plat : il trahit une organisation cérébrale infantile, un jugement simpliste de primitif encore inapte aux calculs longuement réfléchis du stratège.

Aussi donnent-ils tous, sans défiance, dans la souricière tendue à leur intention

Paul-Clément JAGOT.

(1) Voir « DÉTECTIVE », N° 420.

Directeur :

MARIUS LARIQUE

ADMINISTRATION - RÉDACTION - ABONNEMENTS
3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI^e)

TÉLÉPHONE : LITRÉ 46-17 FRANCE ET COLONIES 1 an 6 mois
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS 65. » 35. »
COMPTÉ CHEQUE POSTAL : N° 1298-37 ÉTRANGER (TARIF A)..... 85. » 45. »
ÉTRANGER (TARIF B)..... 100. » 55. »

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de « Détective »

La mise en page

de ce numéro est de

J.-G. SERUZIER

Confidences

RUBRIQUE GRATUITE OUVERTE A NOS LECTEURS

Avis à tous nos Correspondants

Pour nous permettre de répondre avec une précision parfaite à toute question relative à l'avenir, à la destinée, à la chance, etc., chaque consultant doit indiquer, non seulement l'année, le mois et le quantième de sa naissance, mais aussi le lieu et l'heure exacte. Pour toute question ayant pour objet le caractère, les dispositions morales d'une personne, l'écriture de cette dernière suffit, mais ce doit être un autographe à l'encre et signé.

A HUGUETTE, ENNUYÉE. — A Un Heureux, à L. V., LYON.
Voyez l'avis ci-dessus.

UN PERE DESOLE.

Le torticolis congénital nécessite l'intervention du chirurgien. Tout autre traitement serait illusoire. Pour opérer, attendre que l'enfant ait au moins trois ans. Il sera alors en état de supporter sans risque le « shock » chirurgical et vous pourrez envisager sans inquiétudes les suites de l'opération.

UN PASSIONNE DE LA LECTURE.

Depuis quelque temps, mes yeux s'irritent au bout d'une heure quand je lis. J'ai toujours lu énormément et je voudrais continuer.
Placez l'éclairage à votre gauche. Ainsi la lumière suit le mouvement du regard, de gauche à droite. Choisissez des livres et revues dont la composition soit d'un assez gros caractère et bien aérée. Chaque soir et chaque matin, baignez vos yeux à l'aiguille avec la solution suivante, que tout pharmacien vous préparera à peu de frais :

Sulfate de cuivre	0 gr. 53
Camphre	0 gr. 53
Sulfate de zinc	1 gr. 70
Safran	0 gr. 14
Alcool à 90°	0 gr. 70
Eau distillée	1 litre

De temps à autre, interrompez votre lecture et reposez-vous quelques instants. Enfin, voyez un ophtalmologiste si l'irritation persiste.

ROGER C., A MENTON.

Choisissez un jour où vous vous sentez parfaitement reposé. Prenez l'air un quart d'heure, en respirant profondément, avant d'entamer cette démarche. Vous vous trouverez d'esprit alerte et avec le maximum d'aplomb.

GERMAINE R., A ETAMPES. — On m'a conseillé des douches froides contre ma nervosité. Mais j'ai peur que cela me fasse mal, car je suis sujette à la bronchite. Faut-il en prendre quand même ?

Vous ne dites pas votre âge. Nous le supposons prudemment tel que le maximum de précautions s'impose. D'abord, ne prenez jamais de douche dans un local dont la température soit au-dessous de 18°. Secondement, avant toute ablu-tion, ranimez votre circulation et échauffez tout votre corps par une petite séance de culture physique. Troisièmement, commencez par une affusion tiède, à l'aide d'une éponge que vous presserez à hauteur des épaules sur les faces antérieure, dorsale et latérales du corps. Terminez par une courte pluie fraîche ou une légère affusion froide. Peu à peu, vous allongerez cette dernière partie de la séance. Séchez-vous soigneusement en frottant de bas en haut. De cette manière : absolument rien à craindre et d'excellents résultats assurés.

R. TRAY, A ALGER. — Quelqu'un m'a proposé de magnétiser les lettres que j'envoie à un ami dont je voudrais garder l'affection. Croyez-vous que cela soit efficace ?

Oui, mais faiblement et à condition d'employer votre propre influx magnétique, c'est-à-dire de saturer vous-même votre papier à lettres. Choisissez-le assez épais, parcheminé et tenez vos mains au-dessus de la feuille (à environ 2 centimètres), pendant trois à cinq minutes. Réitérez plusieurs fois cette opération. Pour que l'action soit appréciable, il faudrait que le destinataire gardât longuement en mains ou portât sur lui vos lettres : cela se conçoit. Vous auriez un meilleur résultat en dirigeant chaque jour d'une manière soutenue, prolongée, votre pensée vers lui, avec l'intention énergique de ramener ses dispositions envers vous.

MONA A LILLE. — Lorsque j'ai un ennui ou une joie imprévue, je vais chez la cartomancienne et j'en sors déçue. Dites-moi si je dois y croire.

Vous allez sans doute consulter dans l'espoir d'être conseillée quant à vos ennuis ou orientée quant à vos espérances. Votre déception vient alors de ce que la diseuse de bonne aventure ne semble pas voir dans les cartes que vous avez tirées, les soucis ou les contentements auxquels vous pensez. Ce sont les aptitudes de la personne que vous consultez qui sont en cause, non pas la cartomanie, mais il faut être doué d'une intuition exceptionnelle pour en tirer d'exactes présages.

UN LILLOIS.

C'est sérieux. Voyez d'urgence un urologue. L'hématurie à répétition provient invariablement d'une grave affection vésicale ou rénale : polype, ulcération, calculose, bacillose ou néoplasme.

GEORGES H., A DIEPPE. — J'ai rêvé d'un vitrail représentant une tête de Christ et par où se diffusait une lumière splendide. Or, cette tête reproduisait exactement mes traits. Faut-il y voir un présage ?

Si cette hallucination onirique résulte d'une association d'images, d'impressions visuelles, d'éléments antérieurement fixés dans votre mémoire, elle rend simplement compte de l'intensité des dites impressions. Si nous envisageons au contraire, votre rêve comme symbolique de l'effet produit au sein de votre inconscient par les influences d'où va procéder votre proche avenir, nous ne pouvons que l'interpréter comme annonciateur d'un magnifique changement de position obtenu grâce à une opportunité imprévue et au prix d'un effort pénible, mais fructueux.

JEAN ASTIER A PARIS. — On m'a prédit un accident de voiture vers la quarante-deuxième année. Comme d'autres prédictions de ce genre se sont vérifiées et que la date fatale approche, je voudrais savoir si on peut échapper à la fatalité.

C'est sans doute que votre horoscope comporte un aspect fâcheux d'Uranus, soit sur Mercure, soit sur la planète qui gouverne la troisième maison. Or, Uranus effectuant sa révolution en quatre-vingt quatre ans, passera lors de votre quarante-deuxième année, à 180 degrés de la position qu'il occupait à votre naissance. Dans ces conditions, évitez tout départ soudain. Surmontez toute impulsion à de brusques déplacements. Evitez les moyens de transports ultra-rapides. Au surplus, ne vous tourmentez pas à l'extrême : tous les accidents de voiture ne sont pas graves. A qui n'en est-il pas arrivé au moins un ? Même dans les catastrophes collectives, certains restent indemnes. Pourquoi pas vous ? On vous a parlé d'accident, non pas de blessure.

PIERRE L., A ROUEN. — Pourquoi les livres de magie prescrivent-ils de récolter à des moments spéciaux les herbes qu'on utilise comme remèdes ou dans les philtres et électuaires ?

Parce que leurs propriétés sont exaltées ou affaiblies, selon que tel ou tel corps sidéral irradie les vibrations. Ainsi, les qualifications ou virtualités du fer, de la coloquinte, du tigre et de l'homme né sous l'influence de Mars — soit un minéral, un végétal, un animal et un être humain du domaine martial — atteignent leurs maxima ou paroxysmes, quand la planète en question passe, soit dans le Bélier, soit dans le Scorpion, c'est-à-dire dans les deux constellations qui favorisent la diffusion de leur influx. A ces mêmes moments, tempêtes, cyclones, séismes, meurtres, combats, sévissent dans le monde.

A MARGUERITE P.,

Nous vous retournons votre carte natale, très bien établie. C'est au début d'avril prochain que vous entrez en relations avec le jeune industriel que vous épouserez cinq mois après. Le 5 avril, Vénus qui gouverne dans votre horoscope, ce qui a trait à l'amour, passe dans la balance en trigone, avec la place occupée par Jupiter, de votre thème. Retenez cette date et agrégez à l'avance nos meilleurs vœux.

Encore en tête du progrès !

Présentation des mobiliers
"EXPOSITION 1937"
qui, par leur **SOCLE** de conception nouvelle, appartiennent à la décoration de grand luxe, et sont néanmoins offerts **AUX MEMES PRIX** que des meubles de fabrication courante. Profitez de cet effort sans précédent !



N°1236 - "EXPOSITION 1937"
Chambre moderne galbée, ronce de noyer de France vernie, ou palissandre des Indes verni : 1 armoire galbée, 3 portes ouvrantes, pied socle, glace, larg. 1'40; 1 lit de milieu, petit dossier forme corbeille et pied socle, larg. 1'40; 1 table liseuse, marbre, galbée, pied socle. Les 3 pièces sacrifiées à **2.295** fr.

GALERIES BARBÈS

Société Anonyme au Capital de 10.000.000 francs entièrement versés. Maison fondée en 1895
55, Boulevard Barbès - PARIS (18^e)

(Ne pas confondre ! La seule entrée de nos magasins est au N° 55).
Succursales : ALGER 26, Rue Michelet - BORDEAUX 90-92-94, Cours d'Alsace-Lorraine
LE HAVRE 19, Rue du Chillou - LILLE 114, Rue Nationale - MARSEILLE 11 et 20, Rue Montgrand - NANCY 42, Rue des Dominicains - NANTES 27, Rue du Colvaire
SI-NAZAIRE 2, Rue Villès-Martin - TOULON Palais Vauban - TOULOUSE 11, Place Esquirol

Magasins ouverts toute la journée (sans interruption) de 9 h. à 18 h. 30, y compris le samedi. Fermés le dimanche.

DEMANDEZ NOTRE **BON** à découper et à faire parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir gratuitement l'Album général d'Ameublement et photo du modèle ci-dessus. 2/6

EXIGEZ L'ENCAUSTIQUE BARBÈS "BRILLANT EXPRESS"

CHEZ TOUS LES BONS DROGUISTES ET MARCHANDS DE COULEURS

Cet appel s'adresse à tous les humains

Si vous n'êtes pas entièrement satisfait de votre sort, si vous n'avez pas obtenu le plein épanouissement de toutes vos facultés, si vous n'êtes pas entièrement maître de vous-même, de votre situation, si vous ne pouvez surmonter vos soucis, vos déceptions, vos chagrins, écrivez aujourd'hui même (sans aucun engagement de votre part), en exposant votre cas détaillé à la

Fondation Figuière
11, rue Delambre, à Paris (XIV^e)
qui vous répondra gratuitement, par courrier.

ÉCONOMISEZ 35% DE CHARBON

en adaptant sur votre chaudière de chauffage central l'Économiseur de charbon



EDCO Type "A"

quelques clients : chemins de fer du Nord, P. L. M., Banque de France, Crédit Lyonnais, Agence Havas et 6.540 références de particuliers et d'hôtels, à Paris et en province. Documentation gratuite.

EDCO 116 bis, Champs-Élysées. Paris. Balzac 12-00.

UNIC PRÉSENTE

SON NOUVEAU STYLO A NIVEAU D'ENCRE VISIBLE

GRANDE CAPACITÉ D'ENCRE 200% de plus qu'un stylo normal.

REMPLISSAGE RAPIDE

COLORIS NOUVEAUX

EN VENTE CHEZ SPÉCIALISTES, PAPETIERS ET GRANDS MAGASINS

80 Frs

GROS : Etabl^{ts} UNIC 160, Quai de Jemmapes PARIS

BLENNORAGIE

Traitement rapide et radical par voie buccale, sans lavages, ni injections. GONEPHAL guérit. Pas de complications, ni rechute. Envoi discret de la cure complète franco contre 62 francs. Rés. gar. ou remb. Lab. Sourcin 31, rue la Botte, Paris (8^e) Paris (9^e)

GONEPHAL NOTICE Fco



Les célèbres maisons de plaisirs de Barcelone ont, elles aussi, subi...

Barcelone (novembre 1936)
(De notre envoyé spécial.)

Il était six heures du soir. La curiosité m'avait poussé, ce soir-là, dans cette maison de plaisir, dont je connaissais la tenancière, une Française, et qui était avant les heures cruelles de la guerre civile, l'un des établissements du genre les plus fréquentés de Barcelone.

Qu'était devenue, cette maison de société dans l'affreuse tourmente ?

Cette question m'avait tout à coup obsédée, alors que je descendais ces ramblas, toujours grouillantes de promeneurs, mais si nouvelles aux yeux de l'étranger, avec leurs banderoles écarlates suspendues entre les arbres, avec leurs groupes de flâneurs rassemblés autour des haut-parleurs de la radio, et ces théories de miliciens aux costumes si divers : blousons de skieurs ; calots à pompons rouges, aux initiales de la F. A. I. et de la C. N. T. ; foulards rouges, tantôt noués autour du cou, tantôt enroulés autour de la tête, à la manière des turbans de corsaires...



Il faudrait tout décrire de cette immense cité qui porte encore sur ses murs et sur ses pavés les traces de la tragédie de juillet, et où, en marge des combats, s'élabore, s'organise, se fortifie, sous les drapeaux de la Révolution, tout un régime nouveau de vie sociale.

Mais ce n'est guère la place ici d'aborder l'étude de la transformation économique qui, sous l'impulsion des puissantes organisations ouvrières de Catalogne, s'opère et s'infiltré un peu partout : de l'usine aux champs, du théâtre au magasin, du service public à l'entreprise privée...

La révolte populaire qui, ici, à Barcelone, résista au sournois assaut de l'insurrection militaire, s'est muée en un févèreux désir de construction d'un monde nouveau.

Sur Barcelone, la cité aux plaisirs pervers, un vent de régénération a soufflé. Le Barrio Chino a été purifié par le feu des barricades, et cette ville qui se couchait à l'aube voit ses cafés, ses dancings, ses bazars érotiques fermer à une heure du matin.

Mais que sont devenues, dans cette ville où l'industrie de l'amour vénal fleurissait dans toutes les ruelles, les maisons de femmes ?



Je venais de franchir le seuil baigné de lumières discrètes, quand l'une des pensionnaires, une Française qui me connaissait, vint à ma rencontre. Elle m'interpella, d'une voix angoissée :

— N'entre pas. Il y a deux miliciens, dont l'un est ivre, qui menacent les femmes de leur revolver. Nous sommes toutes tremblantes de frayeur.



Soviets de "MAISONS"

A Barcelone, où se dessine le visage d'un monde nouveau, les syndicats ont étendu leur emprise à tous les rouages de la vie sociale. Les femmes galantes, elles-mêmes, ont constitué des soviets de maisons.

Je me décidai à entrer quand même, un peu sceptique, je l'avoue. Et puis, même si cette terreur était justifiée, on verrait bien...

Au premier étage, dans le petit salon d'attente des clients, la patronne était aux prises avec les deux miliciens. L'un d'eux, en effet, paraissait ivre. Mais son camarade, plus maître de lui, semblait désirer l'apaisement. J'arrivais au moment où la discussion prenait fin, et les quelques mots que je pus saisir ne m'éclairèrent en rien sur l'objet du conflit.

C'est après le départ des deux mili-

ciens que j'appris ce qui s'était passé. Les deux hommes recherchaient un suspect et croyaient qu'il se cachait dans la maison. Leur visite un peu brusquée avait semé la panique parmi les femmes, et toutes, abandonnant leurs clients, s'étaient réfugiées dans le salon. Il fut aisé de prouver qu'aucun suspect n'avait trouvé asile dans l'établissement. Les clients présentèrent des papiers en règle. Les deux miliciens, rassurés, quittèrent le lieu. Et je restai bientôt seul avec la patronne et les pensionnaires.

Le visage encore pâli par la frayeur

Et le flot des syndicats submerge les ramblas de la cité rouge...



...la révolution. Les prostituées ont été délivrées de leurs exploiters.

qu'elles avaient éprouvée, mais tout de même rassurées, elles rompirent peu à peu le silence qui, tout à l'heure, paralysait les lèvres...



— Je n'avais pas eu aussi peur depuis les journées tragiques, dit la patronne.

— Vous êtes sortie dans la rue ? demandai-je.

— Non, mais quelques jours après les combats de rues, lorsque les rebelles furent écrasés, les syndicats ouvriers s'emparèrent de presque toutes les entreprises, et je reçus la visite des délégués de la C. N. T. Ils s'adressèrent aux femmes en ces termes :

« — Camarades ! Vous vendez votre corps, mais vendez-le pour vous-mêmes. Ce que vous gagnez vous appartient. Vous n'avez pas à nourrir une patronne qui vous exploite et des souteneurs qui vivent, sans travailler, sur votre dos.

« Les Françaises hésitèrent. Elles me connaissaient. Elles savaient que je n'étais pas pour elles une mauvaise patronne. Elles ne voulaient pas me jeter à la rue. Les Espagnoles se réunirent pour décider de leur attitude. Elles donnèrent raison aux délégués de la C. N. T. Mais, elles avaient bon cœur, elles aussi. D'accord avec les Françaises, elles décidèrent de me risquer une petite part de leurs gains. Le tarif de la maison est de dix pesetas. Je reçois, pour chaque client, deux pesetas.

— Et vous arrivez à vivre ?

— Oui, car les affaires marchent bien. Notre clientèle bourgeoise a été remplacée par une clientèle de miliciens, partant ou revenant du front.

— Mais, ce qui s'est passé chez vous s'est-il passé ailleurs ?

— Les mêmes démarches ont eu lieu dans toutes les taules. Partout, les femmes ont constitué des comités. Les patronnes sont devenues des employées, en quelque sorte de sous-maîtresses touchant une ristourne sur les recettes. Certaines d'entre elles, qui ne voulaient pas se soumettre, ont été chassées...



— Et les messieurs de ces dames, dis-je.

— Quelques-uns ont réussi à se planquer. D'autres sont partis au front, croyant ainsi se couvrir. Mais ce dévouement fut bien inutile. Les anarchistes, depuis longtemps, voulaient débarrasser Barcelone de ses parasites.

— En somme, une vraie révolution ?

— Une vraie de vraie, a conclu l'expatroune tandis qu'on entendait s'élever, émises par les hauts-parleurs, les premières mesures de l'Internationale.

Marcel MONTARRON.



ATLAS DE LA MORT

Les steppes de la Chine sont fréquemment le théâtre de pillages meurtriers, surtout aux frontières de l'U. R.S.S., où veille une armée vigilante. L'Espagne était naguère affligée du même fléau, dans ses montagnes romantiques..

ce grand banditisme a son aspect particulier. On suppose que ces bandes sont soutenues par les armées japonaises et qu'elles ont pour mission, soit de créer avec les troupes sibériennes des incidents irréparables qui provoqueraient un conflit armé, soit, tout au moins, de décourager les Russes d'entretenir l'Est-Chinois et de les inciter de le céder à vil prix, car cette vente aiderait énormément le gros commerce nippon à répandre ses produits



des civils. Et comme paysans et montagnards n'aimaient pas beaucoup ces gardes civils, les bandits prenaient à leurs yeux figure de protecteurs.

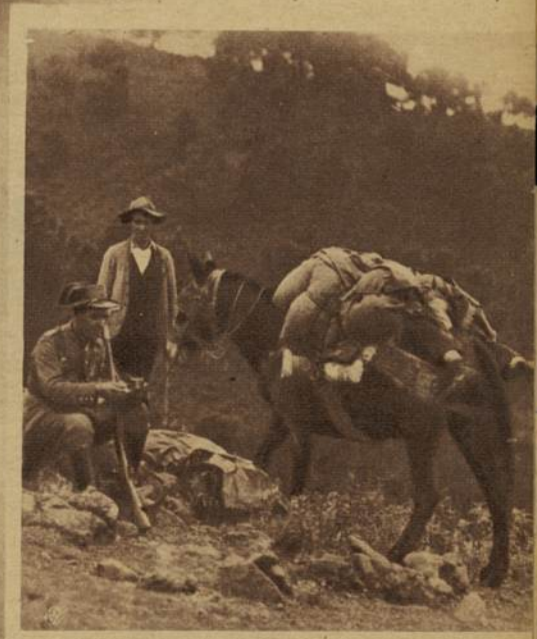
Zamarra et Juan-El-Nene comptèrent parmi les plus célèbres. Le dernier, qui succomba au cours d'une sanglante lutte avec la garde fut Arocha. Il est inutile de douter que la guerre civile ait mis fin à ce genre d'exploits. Elle a aussi mis fin à l'équivoque qui faisait confondre pistoleros et anarchistes. Quand les anarchistes de Barcelone avaient un compte à régler, ils le réglaient eux-mêmes. Les « pistoleros » n'avaient rien à voir avec eux, ils étaient des tueurs au service de quiconque n'avait pas le courage d'opérer soi-même. Munoz Cabrera, qui parmi les derniers bourreaux de Barcelone fut célèbre par sa taille, sut quelque chose de la froide résolution qui pouvait armer le bras d'un gars de la F. A. I., quand dans un petit café du faubourg de San-Andrés, un ouvrier l'exécuta au pistolet pour lui faire expier toutes ses exécutions.

Barcelone se faisait remarquer par ses attaques de banques à l'américaine. La révolution, en confisquant les autos, en opérant le contrôle des banques qu'elle faisait occuper jour et nuit par des miliciens, a mis radicalement fin à ces pratiques. De même l'intransigeance des éléments anarchistes sur la question des mœurs a provoqué une décimation énergique des louches habitués de certaines rues du Barrio Chino. Pendant deux nuits toutefois, la révolution causa un genre de faits nouveaux. La nuit, des hommes équipés de trousses de clefs veillaient sur les maisons et en ouvraient les portes aux locataires noctambules. On les appelait les serenots. C'était un des aspects pittoresques de la nuit barcelonnaise. Or, le 20 et le 21 juillet, des serenots ayant de petites rançures à assouvir contre ces locataires, profitèrent des événements, entrèrent où ils voulurent grâce à leurs clefs, et, revolver au poing, au nom d'imaginaires comités révolutionnaires, rançonnèrent et pillèrent. Mais dès que les vrais révolutionnaires eurent vent de la chose, une répression impitoyable s'abattit sur les serenots et tous ceux qui ne furent pas châtiés, durent remettre leurs clefs aux autorités.

On peut donc affirmer que la révolution a éliminé le délit crapuleux. Une très belle affiche en fait foi dont la légende est « El pillatge deshonra el triomf. » « Le pillage déshonore le triomphe. »

(à suivre.)

Albert SOULHOU.



sur les vastes régions desservies par cette ligne. Nous avons vu aussi, dans un autre pays plus proche de nous, l'Espagne, qu'il était particulièrement difficile de délimiter l'instant où le brigandage passe à la guerre déclarée. On a vu, en effet, la contrebande en grand et la spéculation obliger un des hommes les plus riches de ce pays à financer et déclencher la guerre civile actuelle.

Bien que nous ne puissions dans cette enquête nous attarder dans chaque pays, nous devons quand même, montrer comment et combien des événements sociaux peuvent apporter de profondes modifications à l'aspect traditionnel, sous lequel une nation pouvait figurer sur cet atlas de la mort.

A part les drames passionnels auxquels le sang et le soleil donnaient une plus forte couleur qu'ailleurs, le fait divers espagnol se cantonnait dans le genre Sierra et le genre Barcelone. Ces deux genres avaient de commun l'indiscipline. Le premier a produit des générations célèbres de bandits de montagne. C'étaient des révoltés contre la société. Comme les bandits de légende, ils étaient fiers et nobles, secourables aux pauvres paysans. Ils étaient les ennemis acharnés des gar-

chinois. Généralement tout s'arrange avec des rançons. Mais les attaques des express de l'Est-Chinois sont plus sanglantes. Passé Blago, le train pénètre dans le territoire manchourien mi-désertique. Pour rassurer les voyageurs, on ajoute un wagon blindé au convoi et on lui donne des gardes. On s'arrête la nuit dans les stations par précaution. Ces stations disposent de garnison. On ne sait si on est mieux protégé contre elles que contre les bandits. Il leur arrive de se révolter et de tout piller. Ce soir-là, les nomades tounkous n'ont qu'à aller plus loin tenter leur chance. On avance lentement dans une chaleur d'enfer. L'humidité lourde des rizières se joint à la peur, et accable. On s'arrête, la voie est coupée. Coups de feu. Sortant des hautes herbes, les bandits attaquent. Les voyageurs qui ne sont que quelques-uns se réfugient dans le wagon blindé et le fourgon également blindé. On livre le reste du train aux bandits. C'est faire la part du feu. Ils s'en vont avec leur butin. Il ne reste plus qu'à attendre un train de secours qui mettra peut-être deux jours pour arriver. Les mœurs de l'ancien Far-West ont changé de continent. En deux ans, une trentaine d'attentats dont plus de dix provoquent des catastrophes. Une centaine de raptés et d'assassinats de voyageurs et d'employés. Une centaine d'attaques de gares par des troupes de brigands. Mais

II (1)

CERTES, tous les pays ne sont point des terres heureuses comme cette Grèce où le fait divers est demeuré le digne reflet de la tragédie antique. Mais, il y a tout lieu de penser que quelques régions comme le Japon, la Chine et les Indes, ont, malgré leur vernis de modernisme, conservé au crime son caractère millénaire. Le fait divers indou de nos jours ne serait point déplacé dans les vieux chants dramatiques sanscrits.

Et de plus, une nuance commune teinte le meurtre dans toutes ces régions extrême-orientales. En effet, là où nous voyons souvent un crime, il n'y a dans l'esprit de l'exécutant que l'application d'une coutume, qu'un geste de protection de la tradition. Cela s'applique aussi bien aux crimes rituels indous, qu'aux châtiments terrifiants que certains maris chinois ont le droit d'appliquer à leurs femmes infidèles, qu'aux massacres sauvages qu'opèrent de temps en temps d'aristocrates jeunes Japonais, désireux de rappeler leurs compatriotes aux règles pures et saines du vieil empire du Soleil Levant ; massacres qui, comme le dernier, valurent la mort à plusieurs ministres, généraux et amiraux.

Aux yeux des Orientaux, le meurtre est trop souvent une affaire de moralité pour que nous, qui en faisons une affaire d'immoralité, puissions aisément l'incorporer à cette enquête. La même différence fondamentale existe, du reste, dans la question du suicide qui est un crime envers Dieu et les hommes chez le chrétien et qui, pour le Japonais, est sous la forme du harakiri un devoir auquel il ne saurait se soustraire.

Il nous faut donc recouvrir d'une même teinte neutre ces immensités orientales et nous ne pouvons guère considérer que la criminalité asiatique par rapport avec l'Occident. C'est, du reste, ainsi qu'elle prend seulement une densité particulière, comme il se produit quand un drame éclate entre Chinois de Paris, de Lyon, ou de Frisco. Et l'on doit reconnaître qu'alors ils prennent, dans une forte proportion, les caractéristiques du lieu où ils se produisent. Les Chinois commettent à Londres les mêmes crimes que les Français de Soho. A San Francisco, ils ont adopté le système des gangs. A Lyon, ville mystique, brumeuse et superstitieuse, leurs drames se revêtent de mystère et de superstitions.

La seule manière criminelle par laquelle la Chine nous émeut est celle dont elle use contre notre prestige d'Européens. Ce sont les attaques des trains, les raptés de voyageurs, les actes de piraterie dont sont victimes nos cargos. La tactique est trop connue, attaque de nuit par des jonques ou prises du cargo par l'équipage

Voir le n° 420 de DÉTECTIVE.





II. — AMOURS DE LÉPREUX (1)

RÉSUMÉ DE L'ARTICLE PRÉCÉDENT

Nos collaborateurs, Jean-Gabriel Sérurier et Henri Danjou, ont pénétré dans le camp des lépreux roumains de Tilichesti qui est unique au monde. Ils voient des malheureux privés d'yeux et de mains. Ils s'installent dans l'enfer de la mort lente.

Tilichesti... octobre. (De nos envoyés spéciaux en avion par Air-France.)

L'amour plus fort que la mort !...

Au moment de reprendre le bateau qui va me ramener à Galatz, sur la route de Bucarest et de Paris, je relis les notes où Jean-Gabriel Sérurier et moi-même nous avons consigné, tout ce que nous avons vu dans l'enfer de la mort lente.

Lundi. — Gheorghé, administrateur du village, — nous accueille dans sa maison. C'est un gros homme bouffi, accablé par les soucis... 300 lépreux le tourmentent avec d'autant plus d'égoïsme qu'il représente à leurs yeux un monde qui les a banni.

Ce malheureux était auparavant fonctionnaire en Moldavie. On l'a envoyé à Tilichesti sans lui demander son avis. Il n'avait jamais vu de lépreux. Il pensait trouver des médecins dans l'enfer de la mort lente. Il n'a trouvé personne. Des médecins étaient venus, en effet, au village, mais ils en sont aussitôt repartis, car les lépreux leur ont fait peur, comme ils font peur à tout le monde. Il y a six mois que cela dure. Sa femme Valaque l'assiste ; elle s'est improvisée infirmière, comme il s'est improvisé médecin.

Voir « DÉTECTIVE » depuis le n° 420.

Au premier jour de notre rencontre, j'ai acquis la certitude qu'ils vivent dans une atmosphère de terreur continuelle. Ils habitent dans une petite chambre nue, à peine meublée où il n'y a rien de remarquable qu'un vieil appareil de T. S. F. Cet appareil est le seul contact qu'ils gardent avec le monde — le monde des gens qui ne sont pas encore lépreux. A chaque fois qu'ils quittent leur chambre pour venir dans le village, ils ferment leur porte soigneusement comme s'ils avaient peur d'être volés. A la vérité ils craignent surtout qu'un lépreux ne pénètre chez eux. C'est que, nuit et jour, les lépreux viennent frapper à leur porte, souvent en poussant des hurlements de douleur. Les misérables réclament de la morphine, toujours plus de morphine et ils menacent de se révolter quand les provisions s'épuisent. Les malades sont parfois sujets à de véritables crises, aussi ne se passe-t-il pas de semaines, que Gheorghé et sa femme ne soient frappés ou griffés par un des morts-vivants.

Personne ne veut plus les voir, à l'exception du facteur de Tulcéa et encore cet excellent homme ne reste au village que le temps de jeter le courrier sur une table. Quand j'ai pu bavarder avec Mme Gheorghé, j'ai découvert qu'elle avait encore une autre crainte que celle du contact permanent avec un peuple difficile de malades et de mourants. Elle redoute l'exaspération de leurs désirs. La maladie donne, en effet, à ces malheureux, terriblement, la hantise de la chair et surtout, la hantise des femmes qui n'ont pas la lèpre.

— Si vous savez comme le regard d'un lépreux peut peser lourd sur une femme, murmure Mme Gheorghé.

Ils m'ont expliqué tous les deux les intentions généreuses du gouvernement roumain. Pour remédier aux révoltes continuelles des lépreux de Bes-



L'ENFER DE LA MORT

Les lépreux travaillent malgré tout et même, ainsi que vous pouvez le voir, dans la joie.

rive, ils viennent ainsi en rina les a à peine regard ont frémi.

— Ce soir ils se battro Gheorghé, Ils vont se disp

Les événements n'ont p à Georghé. Nous avions c dans la maison d'un lépre et qui restait abandonnée, lépreux était déjà remarié soir même, plusieurs jeun devant cette maison. Le s sier Ivan a reçu un coup Sa blessure est heureuseme a amené le Conseil des Anc se choisira librement un f parmi trois hommes seule Brunéa, qui ont au camp d

La discussion s'est ensu mitri, Nicolai, Brunéa. El coups de pierre.

Nicolai a pris possession Catarina. Il lui cassera so soupe et lui lavera son lin semble-t-il, de recommenc qu'un métier de femme.

— Ils se saouleront ens lépreux du Danube, m'affir ghé.

Le retour

Vendredi. — Ivan, un pa venu voir sa femme Crassi dans le village des lépreux. que carriole, un de ces chari de neige, se transforment dételé paît maintenant l'her Ivan a amené avec lui ses çons qui paraissent dépay

Ce fut grande fête à cette de Crassiva.

Crassiva a fait placer à la fils et le nouveau mari qu chesti lui ont donné, un lé à qui, déjà, il manque deu Boris à Ivan en lui disant q et des troupeaux que le go a donnés pour sa part. Iva savoir davantage.

Ivan, pendant le reste de lit de sa femme comme si el se sont quittés mercredi ap rait. Elle vérifiait l'attelage parait les couvertures de vo, autrefois

— Comme tu as grandi,

sarabie, on leur a construit le village très moderne de Tilichesti et on leur a donné 150 hectares de terre. Ils n'ont aucune obligation, sinon celle de ne pas retourner dans les villages d'où on les a chassés. On leur rapporte, aux beaux jours, les vêtements, les outils et les vivres qui leur manquent. Ils cultivent le blé et la vigne et Georghé, vend à leur profit l'excédent des moissons et du vin et les coupes de bois qu'ils font dans la forêt. Personne ne les commande, qu'eux-mêmes ; ils sont constitués en une sorte de république où les valides travaillent pour les impotents et les vieillards, et où l'ordre est assuré par un conseil d'anciens, élu en comité secret par les lépreux et les lépreuses. Gheorghé et sa femme sont uniquement chargés de la répartition des instruments de travail et de la police générale.

La fiancée

Jeudi. — Lundi après-midi, nous sommes allés, à 2 heures, attendre une lépreuse au débarcadère de Tulcéa. Elle se nomme Catarina Stavitz. Elle arrivait gardée par un soldat, par le bateau de Braïla. Elle était transie. A cause de son mal, on l'a laissée pendant toute la nuit sur le pont, à l'écart comme une pestiférée. Quand elle a débarqué, un matelot a jeté, derrière elle, à la mer, l'assiette, le verre et le couvert dont elle s'était servie.

C'est une jeune femme de trente ans assez jolie, avec un visage rond où deux yeux très noirs font une agréable tache. Elle est bottée comme toutes les paysannes du Danube, avec une robe ample et courte, que recouvre un châle rouge, et un foulard, également rouge fait le tour de sa tête. La lèpre ne se voit encore que sur sa main. Quand je l'ai interrogée elle m'a dit qu'elle était mariée et qu'elle avait quatre enfants en bas âge, deux garçons et deux filles.

Gheorghé m'a laissé prévoir son destin. Son mari et ses enfants viendront la voir, une fois, deux fois peut-être. Ensuite, ils l'oublieront. Elle les oubliera plus vite encore.

Quand nous sommes arrivés au camp, cinquante lépreux qui, je viens de l'apprendre, vivent à Telechesti en célibataires, car il n'y a pas assez de lépreuses pour tout le monde, sont venus nous attendre sous la muraille. A chaque fois qu'une lépreuse ar-





ER
RT LENTE

nsi en posture de fiancés. Cata-
regardés, mais tous les hommes
battront entre eux, m'a prédit
se disputer Catarina.
ont pas tardé à donner raison
ons conduit lundi soir Catarina
lépreux mort il y a huit jours
onnée, car la compagne de ce
emariée à un autre malade. Le
s jeunes lépreux se sont battus
. Le sang a coulé, et le menui-
coup de couteau en plein bras.
usement sans danger. Cette rixe
es Anciens à intervenir. Catarina
t un fiancé, si elle en veut un,
seulement, Dimitri, Nicolaï et
amp des droits d'ancienneté.
st ensuite poursuivie entre Di-
éa. Elle a failli se terminer à

session ce soir de la maison de
era son bois; elle lui fera sa
son linge. Elle n'est pas fâchée,
mencer à faire auprès de quel-
me.
nt ensemble, comme tous les
m'affirme tranquillement Gheor-

tour du mari
un paysan de la Dobrodja, est
Crassiva, qui vit depuis un an
preux. Il est arrivé dans un anti-
s chariots paysans qui, en temps
ment en traîneau. Son cheval
t l'herbe sur la place du village.
i ses enfants, deux grands gar-
lépaysés.
à cette occasion dans la maison
er à la table son mari, ses deux
ari que les coutumes de Tele-
un lépreux du nom de Boris,
de deux doigts. Elle a présenté
isant qu'il s'occupait de la terre
le gouvernement roumain lui
rt, Ivan n'a pas cherché à en
ste de la nuit, a dormi dans le
e si elle n'était pas lépreuse. Ils
edi après-midi et Crassiva pleu-
telage de la voiture; elle pré-
de voyage de son mari, comme
randi, a dit Crassiva à chacun

au temps de l'inondation lança des lépreux, en cara-
vane glapissante, jusqu'aux premières maisons des
hommes, ceux-là bien vivants, de Tulcea.

La police les a cherché partout dans les villages
environnants. Ils étaient allés à pied jusqu'à Galatz.
Là ils avaient pris le chemin de fer pour Bucarest.

Ils ont vécu là dans une auberge de charretiers.
Au lendemain de leur arrivée, ils se sont rendus au
ministère de la Santé publique. Ils ont dit qu'ils arri-
vaient en délégation d'un village du Danube. Ils ont
demandé à voir le ministre. Le ministre les a reçus.
Même, il leur a tendu la main.

Les lépreux ont repoussé la main tendue.

— Nous sommes lépreux, ont-ils dit.

Ils n'ont pas laissé le temps au ministre d'appeler
la garde.

— Nous ne voulons plus qu'on nous oublie, ont-ils
crié. Nous ne voulons plus manquer de pain et de
morphine. Si cela se renouvelait, nous reviendrions
à trois cents pour semer la terreur dans Bucarest.

Les amants désespérés

Samedi. — Ce matin, un lépreux a essayé d'enle-
ver une paysanne qui n'est pas lépreuse et qui était
occupée aux vendanges... Mais un autre incident m'a
serré le cœur. J'avais vu, dans la maison de Dora,
une lépreuse qui élève des pigeons, un pope à grande
robe noire que je croyais lépreux aussi.

Vendredi, cet homme quitta le village. J'appris
qu'il était le véritable mari de Dora, qu'il était pope à
Ismail, qu'il avait eu de Dora trois enfants et qu'il
n'était pas lépreux.

— Il est arrivé à la fin d'août et il a demandé à
prolonger sa visite, m'expliqua Gheorghé. Il aime



**Ce sont de
grands enfants,
ces affreux
malades; ils
sourient, de-
vant l'objectif
de l'opérateur.**

de ses fils en les installant sous la bâche de la voiture,
derrière le siège.

Elle a suivi la voiture jusqu'à la grande porte, en
tenant les rênes. Il lui fallait s'arrêter. Ivan est des-
cendu de son siège, l'a embrassée.

Boris l'a soutenue jusqu'à sa maison. Il la conso-
lait comme il pouvait.

Marina, l'institutrice

Tandis que Crassiva et Boris fêtaient Ivan et ses
fils, je suis allé voir jouer les enfants lépreux.

J'ai dit qu'ils sont une trentaine. Il y en a qui sont
très jeunes, de six à onze ans. Quelques-uns ont aussi
quatorze, seize ans. Combien de temps vivront-ils à
Telechesti? Jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'âge où les
yeux et les mains fondent, où les dents tombent.

Le gouvernement a bâti pour eux une sorte de
foire aux jeux, qui comprend des portiques, des balan-
çoires et même une grande roue. Ils y viennent
quand ils ont fini de travailler aux champs ou que
ce n'est pas l'heure de l'école.

Car il y a une école à Telechesti. Marina, l'institu-
trice, est une femme de quarante ans, une brune aux
yeux tristes. C'est une véritable institutrice du gou-
vernement, seulement elle est lépreuse aussi...

Je l'ai vue, dans la salle claire où elle enseigne.
Elle me disait la difficulté de sa tâche: elle apprend
aux enfants à oublier qu'il existe un autre monde
que le village des lépreux, qu'il existe d'autres gens
que ces malheureux qui ont une peau de chagrin. Et
pour cela, il faut qu'elle en arrive à oublier ses
propres angoisses.

— Leurs parents s'en occupent-ils? Ai-je dit.

— On vient les voir tous les ans, tous les deux
ans, comme nous, m'a-t-elle dit. Parfois on les oublie,
également comme nous...

— Comme vous? dis-je.

Elle a baissé les yeux. Elle avait un mari, des
enfants, à la Valcov, sur les rivages de la mer, en
face de la Russie, et s'est mise en ménage avec un la-
boureur ignorant et illettré qui se saoule et la bat.

Les trois missionnaires

Gheorghé m'avait caché que trois lépreux étaient
partis de Telechesti au lendemain de la révolte, qui

sa femme, Dora l'aime, ce qui est rare dans l'enfer
des lépreux. Vingt fois, j'ai voulu les séparer. Ils ont
supplié. J'ai faibli. Hier, tout de même, je leur ai
demandé de se séparer. Le pope a obéi...

Gheorghé en me disant cela paraissait préoccupé.
Au fur et à mesure que le jour dura, ses préoccupa-
tions devinrent de plus en plus visibles. Elles prirent
les proportions d'un véritable ennui lorsque, à la
tombée du jour, des soldats qui arrivèrent au camp,
dans un grand bruit de chevaux, lui annoncèrent
qu'ils n'avaient retrouvé ni la trace de Dora, ni celle
du pope.

— Dora s'est donc enfuie? dis-je.

— Oui, dit Gheorghé tristement. Elle a quitté sa
maison après le départ de son mari. Ils avaient dû
prendre rendez-vous.

— Nous avons regardé partout, dit un soldat. Nous
avons alerté tous les paysans, tous les corps de garde.
On nous a seulement signalé qu'une barque a été
volée cette nuit à Quilina, sur le Danube...

J'ai fermé mon carnet de notes. Une image est née
dans mon esprit...

Il y a, très loin de Telechesti, un endroit où le lit
du Danube se resserre, où ses eaux devenues tour-
billonnantes, grondent en cascade entre d'énormes
rochers noirs que l'on connaît, en Roumanie, sous le
nom de Portes de Fer.

Une barque, qui se risque là, est perdue. Les re-
mous l'emportent et la conduisent à se briser sur
les rochers.

— Seraient-ils allés jusqu'aux portes de Fer? dis-
je.

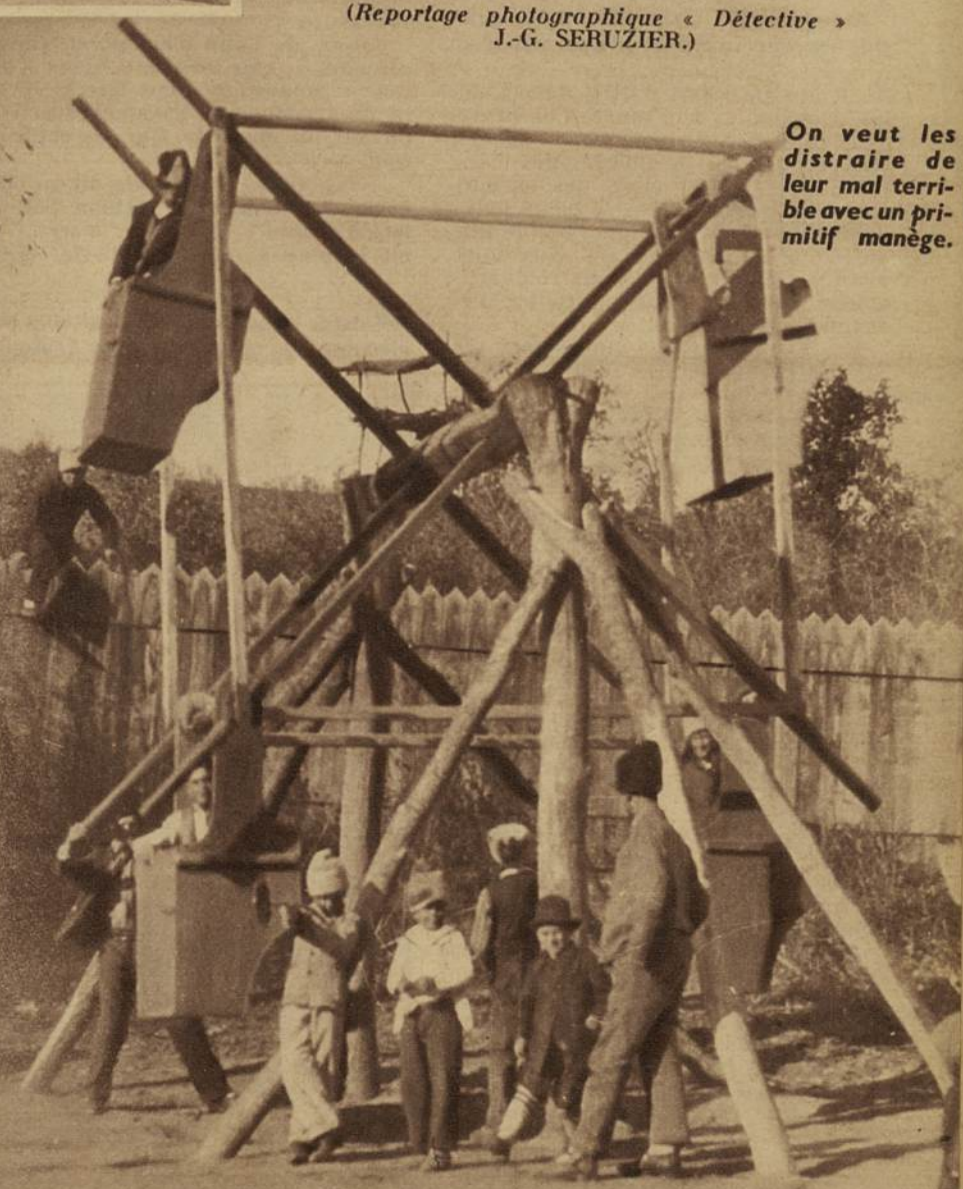
— Qui le saura, murmura Gheorghé. On ne re-
trouve jamais rien des barques que le courant convoie
jusqu'aux rochers noirs.

FIN

Henri DANJOU.

Copyright by Henri Danjou and Détective.
Reproduction même partielle interdite pour
tous pays.

(Reportage photographique « Détective »
J.-G. SERUZIER.)



**On veut les
distraire de
leur mal terri-
ble avec un pri-
mitif manège.**

Crimes d'autrefois

LES CHAUFFEURS DE NORMANDIE LA BANDE A DURAMÉ

VERS l'an de grâce 1815, la Vague des « démobilisés » malgré eux de l'armée du Grand Empereur, de l'Usurpateur, comme on disait



La chute du 1^{er} Empire fut accompagnée d'un effroyable marasme; les « sans travail » terrorisèrent les campagnes pour se procurer des ressources

du temps de Louis XVIII, déferla sur les campagnes de France. Ces braves gens trouvèrent une misère absolue établie dans les chaumières des leurs; mais, par contre aussi, des enrichis qui surent profiter des « biens nationaux » que la République, bonne fille, aidée de la gabegie du Directoire, avait laissés aux malins, aux roublards, à tous ceux qui savaient profiter d'un régime, quel qu'il fut !

Les fils de paysans qui avaient servi sous l'Empereur, se trouvaient sans un sou vaillant dans leurs pays pauvres. La Terreur Blanche régnait. On se débarrassait volontiers de ceux qui avaient été trop enclins à célébrer Bonaparte, ses victoires et... sa débâcle.

Dans l'ouest du pays d'Ouche, dont parle admirablement Jean de la Varende, prix des Vikings de l'an dernier, au pays de Caux, en pleine Normandie, des bandes de « sans travail » s'organisèrent. Aux « candelles », comme on dit dans le vieux pays de Guillaume le Conquérant, en des salles enfumées de cafés qui ressemblaient à des fermes borgnes, moitié repaires de gens d'aventures, moitié auberges pour rouliers, qui eux aussi couraient les routes, se réunissaient les gars qui avaient faim de toutes leurs jeunes dents, ceux aussi qui avaient été dépossédés de leurs « quatre acres » de terre, par la volonté du roi, revenu sur le trône de ses pères. Ils avaient vu, morcelée, la grande propriété féodale passer dans les mains crochues des marchands de terrains, qui savaient « prendre la propriété où elle était » ! Ils avaient connu la misère absolue, celle qui faisait voler dans les terres maigres, les betteraves ou les carottes qu'ils mangeaient crues, comme les bêtes. Une effroyable famine régnait

sur toute la terre de France. Des propriétés féodales aux petits châteaux, qu'une noblesse revenue d'exil s'était empressée de réoccuper, régnait la terreur de ceux qui avaient à se défendre contre leurs compatriotes déchaînés. Des bandes bien organisées régnaient sur toute la France. Dans l'ouest, en Normandie, avec le tempérament inhérent à cette race d'aventuriers, on eut vite fait de « comprendre ». A ceux qui s'enrichissaient ou qui reprénaient leurs richesses s'opposèrent les « gars réunis » sous la « trique » d'un chef. Duramé dans la Seine-Inférieure, Cabillaud dans le Calvados, Le Horsin dans la Manche.

Ce fut l'aïeul du colonel de La Rocque, vivant dans sa gentilhommière de Serquigny, avec quatre valets et une bonne douzaine de paysans, qui reçut une des premières visites des « chauffeurs ».

Ces gars-là s'étaient souvenus de la « question » que la justice normande « donnait » parfois, malgré les avocats de la « Table de Pierre » dont fit partie Pierre Corneille, aux gens qui avaient maille à partir avec les prévôts, les chevaliers de justice et messieurs les bas-officiers de police ! Quelques barres de fer rougies au blanc, posées devant la plante des pieds des justifiables suffisaient à faire avouer aux « prévenus » innocents ou coupables « des crimes » qu'il fallait punir — au hasard — pour le bon renom de la justice du roi.

Donc, les paysans du fond de l'Eure, vers le mois de novembre 1815, s'étant réunis chez la mère Jaudelle, dans le hameau de Serquigny, décidèrent de prendre par la force les écus d'or et d'argent de M. de La Rocque. L'expédition, nocturne comme il convient, fut décidée. Il y avait là, réunis, un ancien sergent des grenadiers de la garde, Poisson, dit « Gueule de Loup », le chef, celui qui savait commander et préparer les expéditions, Raclay, un fermier braconnier de Pont-Authon, Le Flau, un marinier de La Mailleray, Le Villain, un compagnon menuisier de Pont-Audemer, La Betterave et Tout-Sec, deux anciens voltigeurs, revenus au « pays ».

Gueule de Loup n'eut point trop de discours à tenir. Ses amis, deux « faisans » domestiques des fermes du sire de La Rocque, l'avaient averti en buvant un coup de flip, la veille au soir.

— Le vieux, avaient-ils dit au chef, dine seul dans la petite tour. Son valet de chasse « Antoine », le sert. C'est un homme à nous. La porte de la

petite tour est ouverte « sur » les dix heures, vous viendrez !

Gueule-de-Loup, avec sa bande, fut exact au rendez-vous. Tous avaient le visage barbouillé de suie. Les pieds nus ne faisaient aucun bruit lorsqu'ils arrivèrent au bas de la « petite tour » du *château*. Ils montèrent deux étages, poussèrent une porte. Une simple chandelle posée dans un vieux chandelier de fer tordu, éclairait le vieux monsieur de La Rocque qui dinait paisiblement. Sur un signe, La Betterave d'un coup preste bâillonnait le noble qui fut en même temps renversé à terre. Dans la haute cheminée, une bûche flambait. Rapides, Tout-Sec et Le Flau, qui connaissaient les aîtres disparurent et revinrent porteurs de « bourrées » de brindilles de bois qu'ils jetèrent dans le foyer. La flamme monta haut, éclairant les armoiries du seigneur de La Rocque, fondues à même la plaque du fond de l'âtre.

Roulant des yeux épouvantés, M. de La Rocque avait compris; d'autant que, brutalement, « Gueule-de-Loup » lui enlevait souliers et chausses.

Porté devant la cheminée, le vieux noble se débattait, congestionné, tapant des pieds, que Raclay et La Betterave avaient du mal à maintenir en ligne.

Gueule-de-Loup desserra le bâillon. — Où qu'est la niche ? dit-il en contrefaisant une voix par trop connue.

— Bandits ! cria M. de La Rocque. Je vous ferai pendre. Il hurla, car la flamme léchait ses orteils.

— Où qu'est la « niche » ? répéta Gueule-de-Loup.

Un autre hurlement répondit. Les pieds de M. de La Rocque grillaient simplement.

Le gentilhomme dont la sueur roulaient en « nappes » sur le visage fit un signe.

— Guette-le ! dit Gueule-de-Loup. Y va « décanicher » sa « mûche ».

De fait, le pauvre martyr dit dans un souffle, haletant, souffrant effroyablement de ses pieds « grillés » :

— Dans la hûche, canailles, dans la hûche ! Défaites les briques de « drète » ! Monstres de felliaux !

Attaché solidement avec des cordes que les « chauffeurs » avaient amené, M. de La Rocque bâillonné à nouveau, gisait sur le plancher, à la garde de Levillain. Les autres « étaient partis » vers la cuisine. Ils eurent tôt fait de découvrir la cachette, la « mûche ».

— Deux mille pistoles, 500 ducats à l'Impératrice et 300 écus, fit Gueule-de-Loup en comptant le magot. Il a plus que « cha ». « Ratournons ! »

A l'instar des terribles Inquisiteurs du Moyen-Age, les brigands soumettaient leurs victimes à la question en leur brûlant les pieds : tel fut le sort de M. de La Rocque.



Ils revinrent dans la salle de la petite tour.

— Où qu'est le « rèche » ? commanda Gueule-de-Loup ? Allez à la cheminée.

Trois hommes prirent et soulevèrent M. de La Rocque. Le « chef » le débâillonna.

— Où qu'est t'n'argent ? Dis mé où qu'il est ou tu flambes comme eune « bourrée ».

— Bandits ! Voleurs ! Crapules ! Fripons ! Il est là, imbéciles, là, dans cette pièce. Trouvez-le, imbéciles...

Et M. de La Rocque s'évanouit.

A la pendule haute où luisait dans la boîte décorée finement, un balancier de fer et de cuivre, quatre heures sonnèrent.

— Potron Minet, fit Gueule-de-Loup, n'ô s'en va.

Laissant leur victime sur le sol, ils partirent.

A la porte de la « petite tour », ils



Duramé, chef des « chauffeurs » prélevait une part importante du butin criminellement acquis par les barbares équipes de terroristes normands.

séparèrent le magot. Les domestiques de M. de La Rocque et ses « fermiers » étaient là. On se sépara, selon un code établi selon les lois de la bande.

Tous s'égaillèrent dans les bois.

Gueule-de-Loup revint chez lui. Au moment de pousser la barrière de son « pré », il vit un homme qui semblait surgir de la terre, se dresser devant lui :

— Gueule-de-Loup, t'as travaillé pour tè et pour mè.

— Pour tè et pour qui cha ? fit le chef.

— C'est mè, Duramé, Gueule-de-Loup. Tu « chauffes », mais mè j'sis le chef des « chauffeurs » de tout le pays d'Ouche au pays de Caux. Donnes-mè 100 pistoles, Gueule-de-Loup.

Il en « donna », car il « savait » que le terrible Duramé ne plaisait jamais et que des cadavres s'alignaient nombreux dans le sous-sol des grottes de Caumont, près La Bouille, au bord de la Seine.

Le terrible grand chef s'évanouit dans « le crachin », le petit brouillard fin et pourtant ténu qui drapait souvent la campagne normande.

Gueule-de-Loup rentra dans sa chaumière coiffée de « pailion ».

La « soirante » avait été bonne. Il chantonna le vieux refrain des « chauffeurs », qu'un musicien célèbre devait « mettre », par la suite, dans les *Cloches de Corneville* :
*Nous étions bien cinq cents gueux,
Cinq cents de la même bande...*

(A suivre.)

Paul LENGLOIS.

CECI INTÉRESSE

**TOUS LES JEUNES GENS
ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PÈRES
ET MÈRES DE FAMILLE**

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, la brochure qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement, à ses heures, et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 21.302 : Classes primaires et primaires supérieures complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., Professorats, Bourses, Inspection primaire.

Broch. 21.305 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, Licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 21.313 : Carrières administratives.

Broch. 21.316 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 21.320 : Emplois réservés.

Broch. 21.325 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 21.331 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 21.338 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténodactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 21.340 : Anglais, espagnol, italien, allemand, russe, portugais, arabe, annamite, espéranto, carrières accessibles aux polyglottes. — Tourisme.

Broch. 21.345 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 21.351 : Marine marchande.

Broch. 21.357 : Solège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 21.360 : Arts du Dessin (cours universel de dessin (dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 21.365 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 21.373 : Journalisme : secrétariats. — Eloquence usuelle. — Rédaction littéraire.

Broch. 21.376 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 21.380 : Carrières coloniales.

Broch. 21.385 : L'Art d'écrire et de parler en public.

Broch. 21.393 : Carrières féminines.

Broch. 21.396 : Pour les enfants débiles.

Broch. 21.398 : Coiffure, manucure, pédicure, massage.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

TONIQUE — RECONSTITUANT

BYRRN

VIN NATUREL

ACCORDÉONS — Instruments de musique



Vente directe
du fabricant
aux particuliers

— franco de douane —

Plus de

1 million de clients.

Demandez de suite
notre catalogue français
gratuit

MEINEL et HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)

Affranchir lettres 1.50, cartes post. 0.90

M^{me} PAULETTE D'ALTY

Professeur libre d'Astrologie et de Manuscrite

qui transforme les êtres ainsi que les destinées
troublées. C'est la personnalité la plus vraie, la
mieux éclairée, et possédant un don absolument
extraordinaire de savoir répondre à tout et trou-
ver la solution de toute difficulté. Corresp. dé-
taillée depuis 20 fr.

SECRET EGYPTIEN INFALLIBLE
23, rue de Fourcroy, 23. Paris. « Métro Ternes ».

BRILLANT



BUHLER
FAIT TOUT BRILLER

ARGENTERIE
VITRES ET GLACES

UN BEAU CADEAU de 1.000 à 1.500 fr.

A l'occasion de la Grande Semaine du Livre et dans le but d'être agréable aux lecteurs de « Détective », une des plus grosses maisons d'édition de la place a décidé de céder exceptionnellement, à nos abonnés, ses fins de succès et d'inventaire, aux conditions exceptionnelles suivantes :

CENT VOLUMES

brochés, de titres différents et sélectionnés, de lecture saine et agréable, en excellent état, catalogués de 8 à 15 francs chacun et constituant plus de 20.000 pages de lectures plaisantes que tout le monde peut lire, soit une superbe bibliothèque d'une valeur de 1.000 à 1.500 francs, vous seront cédés contre la somme de 100 francs seulement.

c'est-à-dire 1 franc le volume

Les choix des colis sont faits à la convenance de l'éditeur qui les compose au mieux, suivant les titres de fins de succès, ses retours de librairie et ses suites d'inventaire actuellement disponibles dans ses magasins. Il n'est envoyé aucune liste, mais vous pouvez vous en rapporter entièrement à son jugement et sa loyauté bien connus.

Pour profiter de cette offre, il suffit à nos lecteurs d'adresser leur demande, en se recommandant de cette annonce, à l'adresse :

L'Éditeur Eugène FIGUIÈRE

166, boulevard du Montparnasse à PARIS (XIV^e)

CHÈQUE POSTAL PARIS 364-76.

AVIS IMPORTANT. — Les commandes doivent être accompagnées de leur montant, c'est-à-dire de la somme de 100 francs. Les prix ci-dessus sont nets et départ Paris ; il n'est fait aucun envoi contre remboursement ni aucune remise. Les personnes qui désirent recevoir leur commande franco doivent l'accompagner de la somme de 110 francs pour la France et de la somme de 150 francs français pour les Colonies et l'étranger. Il n'est fait aucun envoi à l'étranger en dehors des pays européens. Bien indiquer votre gare, S. V. P.

FORCE SANTÉ VIGUEUR

Le BONHEUR et la JOIE au FOYER



L'ÉLECTRICITÉ

L'Institut Moderne du Dr. M. A. GRARD à Bruxelles vient d'écrire un traité d'Électrothérapie destiné à être envoyé gratuitement à tous les malades qui en feront la demande. Ce superbe ouvrage médical en 5 parties, écrit en un langage simple et clair explique la grande popularité du traitement électrique et comment l'électricité, en agissant sur les systèmes nerveux et musculaire, rend la santé aux malades, débilités, affaiblis et déprimés.

La cause, la marche et les symptômes de chaque affection sont minutieusement décrits afin d'éclairer le malade sur la nature et la gravité de son état. Le rôle de l'électricité et la façon dont opère le courant galvanique est établi pour chaque affection et chaque cas.

L'application de la batterie galvanique se fait de préférence la nuit et le malade peut sentir le fluide bienfaisant et régénérateur s'infiltrer doucement et s'accumuler dans le système nerveux et tous les organes, activant et stimulant l'énergie nerveuse, cette force motrice de la machine humaine.

Chaque famille devrait posséder cet ouvrage pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé afin d'avoir toujours sous la main l'explication de la maladie ainsi que le remède spécifique de la guérison certaine et garantie.

C'EST GRATUIT. Hommes et femmes, célibataires et mariés, écrivez une simple carte postale à Mr le Docteur M. A. GRARD, 30, Avenue Alexandre Bertrand, BRUXELLES-FOREST, pour recevoir par retour, sous enveloppe fermée le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs. Affranchissement pour l'étranger : Lettres fr. 1.50 — Cartes fr. 0,90

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.

Facile et discret (1 à 3 applicat.). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorrhagie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis.

Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente.

INST. BIOLOGIQUE, 59, rue Boursault, PARIS-17^e

GYRALDOSE

Soins intimes

Antiseptique et parfume

tue les germes microbiens

La boîte (40 comprimés) 10 frs
Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris.
Renseignements gratuits. Ecrire Service DE 620

ÉCOLE INTERNATIONALE
de DÉTECTIVES
ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS
(Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande
34, rue La-Bruyère (IX^e) Trinité 85-18

Collection
DÉTECTIVE

ÉDOUARD LETAILLER
LA DOUZIÈME
HEURE
ROMAN

6.50

LE BAIN INTESTINAL

désintoxique l'organisme
et rééduque l'intestin

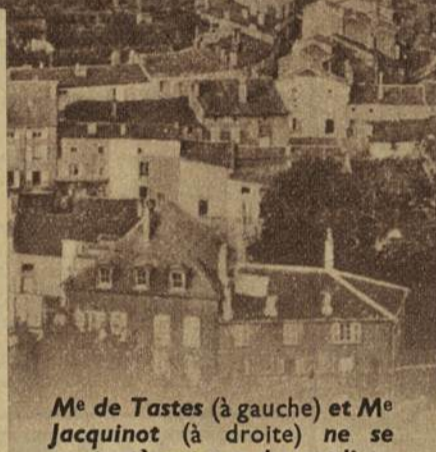
Tous les avis médicaux concordent : une cure de bains intestinaux (Entéro-Cure), c'est la désintoxication complète de l'organisme et la guérison de la constipation.

Cette cure et ses effets ont fait l'objet d'un livret très détaillé et très illustré (brochure P intitulée l'Hygiène de l'intestin) que le Centre d'Entéro-Cure, 98, faubourg Saint-Honoré (Anj. 54-50) envoie à tout intéressé (joindre simplement 1 fr. en timbres pour couvrir les frais d'envoi).

LA JUSTICE

GRANDS PROCÈS

UNE HISTOIRE DE MAGIE



M^e de Tastes (à gauche) et M^e Jacquinet (à droite) ne se contentèrent pas des explications de la jeune fille disant violée par son père.



Trafiquant de drogue, Del Gratio, assisté de M^e Bourbousson, devant la chambre des mises en accusation. Boghos, défendu par M^e Valensi (à g.) fit condamner à 13 mois de prison Mlle Mouvet (à dr.), escroc au mariage.



CHRONIQUE DU CHATIMENT

L'ODEUR du sang, dit-on, attire le criminel. Et, de fait, sans vouloir diffamer le « public debout » qui se presse au fond des salles de cour d'assises, on peut assurer que d'utiles rafles seraient exercées parmi l'assistance des grands procès. Cela vient de se produire à Lyon, où deux chenevans, représentants authentiques du « milieu » de la Guillotière, Eugène Fimbel et Charles Paillet, accusés d'assassinat, ont été condamnés aux travaux forcés à perpétuité. Dans la salle, des inspecteurs de la Sûreté arrêtaient vingt-huit « confrères » des accusés, porteurs de brownings et l'un d'eux, d'un parabellum. Les jurés, menacés par des lettres anonymes, ont été reconduits sous bonne escorte à leur domicile.

Le jury parisien, que l'on accuse quelquefois de faiblesse, a eu la main dure pour Marcel Vocoret, un débardeur qui tua, le 25 décembre 1935, le brocanteur Beautour. Vocoret a été condamné au bagnes perpétuel. Il est vrai que cinq condamnations antérieures ne le désignaient pas à la bienveillante attention de ses juges et que, d'autre part, son crime avait fait quatre orphelins.

Par contre, la pitié dont a bénéficié Jeanne Rosambeau, devant la cour d'assises de l'Eure s'explique parfaitement. D'un coup de fusil, le 8 juillet, au hameau de la Dupinière, elle se débarrassa d'un mari, ignoble brute, soûlé d'alcool. L'accusée, excellente mère de famille, a été acquittée : autant dire que la condamnation à mort de Rosambeau fut approuvée.

Et maintenant, voici un drame passionnel d'une espèce plus rare : le facteur Armand Batisse (un nom qui convient à ce solide gars de 28 ans) avait, pour son malheur, fait la connaissance, dans un café de la route de Genas (Rhône), de la patronne. La patronne avait soixante ans et le cœur toujours en service.

Elle tomba amoureuse du jeune facteur qui abandonna son foyer et vint prendre pension chez la vieille dame. Il y était logé, nourri, blanchi et... couché. C'était trop beau pour durer longtemps. La dame eut bientôt assez de son pensionnaire, elle lui signifia son congé. Il répliqua par cinq balles ; le jury a répondu par cinq ans de travaux forcés.

Des coquins du turf ont encombré le prétoire de la 9^e chambre de la cour de Paris : le driver Charles Ramella et son complice André Franza qui, le 19 août 1935, à Enghien, substituèrent Ecureuil V à Hallencourt. Le tribunal de Pontoise les avait condamnés à 10 mois de prison, la cour, pour justifier l'appel interjeté par les escrocs, a élevé leur peine à un an. Elle a confirmé les quelques mois d'emprisonnement distribués à d'autres comparses.

La Chancellerie est actuellement saisie par M^e de Tastes et Jean Jacquinet d'une demande en revision, concernant un procès jugé par une cour d'assises de Nancy, il y a quelques mois.

Un père avait été condamné sur la plainte de sa fille qui l'accusait de l'avoir violée et de l'avoir fait avorter. Pour le viol, l'homme avait été condamné à dix ans de réclusion, malgré ses protestations farouches d'innocence. En ce qui concerne l'avortement, un meilleur sort lui fut réservé : acquitté.

Sur cet acquittement et sur les débats à la suite desquels fut rendu le jugement, les défenseurs ont fondé le recours qui tend à redresser une erreur judiciaire, dans un cas aussi pathétique que celui du père innocent expiant dans une maison centrale, pour de longues années, un crime qui n'aurait existé que dans l'imagination morbide ou le secret désir de vengeance de sa fille.



Condamné par le jury, l'homme avait donc été traduit, peu après devant le tribunal correctionnel de Briey pour y répondre de la poursuite, d'avortement. Il semblait que le procès dû n'avoir aucun intérêt pour le père indigne, du moins, jugé tel par les magistrats populaires. Qu'après avoir violé son enfant, il eût essayé d'en faire disparaître les traces, c'était vraiment presque excusable. Le plus grand crime avait été châtié, fallait-il donc encore s'occuper des suites, de ce prolongement minime, après tout sans réelle importance ? Il le fallait : jusqu'à l'épuisement, la loi pénale exige d'être satisfaite. On allait donc juger le père avorteur, après avoir condamné le père incestueux.

Et voilà que cette misérable affaire correctionnelle, d'autant plus menue, par comparaison avec le précédent procès, allait aboutir à un rebondissement total du drame, qu'on croyait définitivement clos et à des révélations sensationnelles.

La fille n'avait jamais été enceinte, les débats l'établirent formellement ; grâce aux questions d'ordre physiologique que posèrent les défenseurs. La preuve était donc rapportée que la jeune fille avait menti ; ce mensonge détruisait tout l'édifice construit par l'accusation, et faisait douter des rapports incestueux que le jury avait punis si sévèrement.



Pourquoi l'enfant avait-elle menti ? Elle avait eu peut-être un motif d'en vouloir à son père. Fiancée à un Italien qui l'avait abandonnée parce qu'elle n'avait pas de dot — le père avait refusé de lui remettre trois mille francs en vue du mariage — elle avait éprouvé de la colère. Ce refus de donner l'argent qui eût assuré son avenir, elle ne chercha pas à savoir s'il était le fait de la pauvreté. Elle le prit pour de l'avarice et elle

jura de se venger. La dénonciation de l'inceste fut sa vengeance. Et elle l'accompagna de précisions telles que les magistrats ne crurent pas à une fable. Ainsi commença l'affaire.

Quand elle vint à la barre, témoin unique et décisif de l'accusation, la jeune fille se troubla. Rapidement, aux questions que lui posa avec habileté M^e Jean Jacquinet, elle ne sut que répondre ; en quelques minutes, sa grossesse apparut comme une invention.

Mais on sentit qu'elle avait encore le cœur pris par le bel Italien et le regret de l'avoir perdu par la faute de son père. Et elle conta alors, avec une sorte de candeur égale à l'audace de sa première accusation, les moyens qu'elle avait employés pour essayer de ramener à elle son amoureux.

D'un bond, on se serait cru transporté à plusieurs siècles en arrière. Cette petite salle d'audience banale, comme en possède chaque tribunal de sous-préfecture, prit, brusquement, l'aspect d'un antre de sorcière, tel que les ont décrits les démonologues de jadis.

La petite avait appris par des voisines, qu'elle avait mises au courant de ses peines de cœur, qu'il existait un remède infailible pour les faire cesser : le supplice du rat serait le philtre d'amour qui triompherait de l'infidèle Giovanni.

Assistée de son père et des voisines, la jeune fille avait préparé, une nuit, dans sa chambre, l'autel du sacrifice rituel : Sur une table, deux bougies encadraient un bol rempli d'eau bénite. On avait lâché un rat dans la pièce. La fille s'était lancée à la poursuite du rat... Elle avait fini par l'attraper, symbole direct de la chasse de l'amoureuse qui veut ravir sa proie. Puis le rat fut ligoté avec une ficelle : ainsi l'amant pris dans les rêts de la femme qui l'aime ne pourra plus se dégager.

Le lendemain, le fiancé devait reparaitre, repentant, éperdu d'amour. Du moins, les voisines, fortes d'une tradition orale qu'elles avaient, à leur tour, enseignée, l'assuraient. Mais Giovanni ne revint pas et la petite Italienne, d'autant plus déçue qu'elle avait mis dans la cérémonie magique tout son espoir, ne retint dans son dépit douloureux que le souvenir des trois mille francs refusés par son père et sa haine contre lui se précisa, alors, dans une dénonciation méchante.



Le père confirma l'exactitude du récit. Il n'en avait jamais été question au cours des interrogatoires du juge d'instruction. Le tribunal en éprouva de la stupeur ; il acquitta le père.

Mais il reste l'autre condamnation : dans une maison centrale, le malheureux souffre. Il est veuf ; ses enfants ne l'ont pas abandonné. Il espère en la revision de son procès : le garde des sceaux a prescrit une enquête sur cette affaire étonnante, qui, plus que de 1936, est bien datée du moyen âge.

Jean MORIERES.

DES HOMMES

PETITES CAUSES

CLAIR DE LUNE



Esprit fin et subtil, le président Laemlé dirigea, avec un tact souriant, les débats très scabreux.

MME HENRIETTE, marchande de quatre-saisons, est sur le point d'atteindre la cinquantaine. C'est une femme de taille et de poids, et qui, dans la rue, sait « causer ».

L'autre jour, devant la quatorzième Chambre du tribunal correctionnel, que préside — avec le sourire — le président Laemlé, Mme Henriette avait perdu un peu de son assurance.

L'appareil de la justice impressionne toujours. Mme Henriette était inculpée d'un double outrage : à un agent et à la pudeur.

Une double atteinte ainsi portée au représentant de l'autorité publique et aux bonnes mœurs, le cas méritait attention.

Un de ces incidents banals de la rue, embouteillage de la circulation ou autre fait du même ordre avaient provoqué l'histoire. Coup de sifflet de l'agent, ordre, contre-ordre, échange de propos malsonnants, bref, sans qu'on sache trop comment cela s'était produit,

Mme Henriette s'était trouvée prise dans la bagarre. Enervé, l'agent avait usé de ses fonctions en oubliant qu'une calme fermeté convient à ceux qui commandent et que l'emportement n'est permis qu'aux faibles. Il s'était emporté et Mme Henriette n'est pas de « celles qui tolèrent qu'on leur manque d'égards ».

(sic). L'agent ayant haussé le ton d'un degré, la marchande abandonna un instant la poignée de sa petite voiture, regarda bien en face l'uniforme grondeur et d'un trait, se soulageant ainsi de toute sa colère accumulée :

— Tu ne l'as pas vu, mon c... eh bien ! tu vas le voir !...

Et le geste suivant instantanément la parole, elle se baissa et montra, en effet, à l'agent tout pantois un spectacle que ne dissimulait pas la moindre lingerie.

Les rires, qui saluèrent cette exhibition « postérieure », furent, à l'agent, plus sensibles encore que l'injure qui lui avait été personnellement adressée. Ridiculisé, il conservait encore à la barre le ressentiment qui lui fit dresser procès-verbal contre la délinquante.

Mme Henriette ne songeait pas à nier. Mais une question juridique se posait : le fait de montrer son derrière à quelqu'un peut-il être considéré comme un outrage ? C'était le premier point à examiner. Pour ce qui est de bonnes mœurs, on verrait ensuite.

M^e Maurice Darras, fort spirituellement, souleva... le problème. En d'autres circonstances, dit-il, un déshabillé encore plus complet représente l'hommage suprême. Va-t-on faire dépendre le délit des circonstances, de l'heure, du jour ou de la nuit ?

Une femme, qui montre son c... à un agent en uniforme, est-elle repréhensible au point de vue de l'intention outrageante ? Le défenseur laissa au tribunal le soin de conclure. Quant à l'atteinte aux bonnes mœurs, il passait condamnation.

Mme Henriette s'en est tirée avec cinquante francs d'amende.

JE TE SÉDUIS QUAND MÊME...

BERNARD MONTAUBAN était-il vraiment coupable d'escroquerie, comme l'a jugé la 14^e chambre du tribunal correctionnel de la Seine ? On peut en douter, quand on examine très objectivement les actes qui lui valurent d'être poursuivi sous cette inculpation infamante.

On reprochait à Bernard Montauban d'avoir escroqué des clients en leur vendant des parfums, des figurines et des talismans qui avaient le pouvoir merveilleux de leur procurer en amour une étonnante réussite.

... Je te séduis quand même, L'irrésistible charmeur, L'amour réconforté, tels étaient, choisis entre une vingtaine, quelques-uns des titres donnés par le magicien à ses fioles odorantes. Titres évocateurs de prouesses désirables et qui avaient déterminé deux nègres, les plaignants, à verser de l'argent à l'inculpé. Les résultats avaient été si peu brillants que les nègres, furieux, déposèrent une plainte et la plainte fut suivie.

Pour obtenir le succès, il fallait combiner l'usage des parfums avec celui des petits objets, tout chargés d'effluves. Quelques gouttes du liquide, composé suivant une méthode secrète suffisaient, disaient les prospectus, à vaincre les résistances les plus assurées. Des fleurs, des plantes, des aromates formaient une étonnante mixture.

Qu'on ne s'y trompe pas : la recette ne contenait pas que des excitants ; un dosage efficace ne doit pas être excessif. L'abus des éléments qu'irriterait par trop le sujet ne donnerait que déceptions navrantes. Aussi le savant « conseiller » mélangeait-il le pavot, le néphar, la valériane, la laitue et le bromure, dont les vertus apaisantes sont bien connues avec le gingembre, le cucuma, la cantharide, le piment, la pulpe de Tamarin, le géranium, la carotte sauvage au pouvoir particulièrement « virilisateur », sans oublier le musc chevrotin, qui, probablement en souvenir du bouc, personnage indispensable des sabbats du moyen âge, produit des merveilles.

Ces arômes subtils, « d'une puissance à la fois souple, chaude, veloutée, pénétrante », coûtaient une vingtaine de francs.

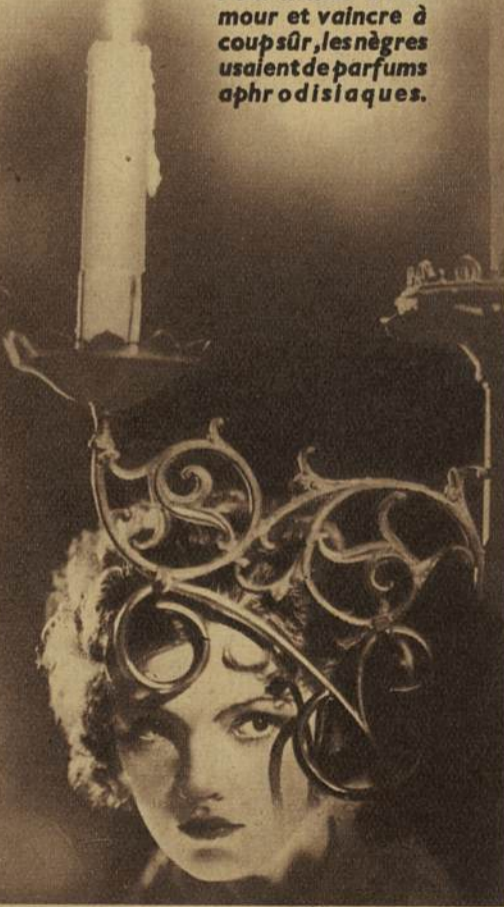
L'Histoire venait à la rescousse : une brochure complémentaire citait des exemples fameux. Catherine de Médicis, avec son alchimiste René le Florentin, « qui lui fabriquait des parfums très excitants, captivants et aphrodisiaques », servait de référence.

Comment rester sourd à un pareil appel ? Et malgré tout cela, les deux nègres n'étaient pas contents : ils s'étaient arrosés des pieds à la tête avec

le composé de carotte sauvage, de musc chevrotin, de cantharide et leurs tentatives d'assauts amoureux n'avaient abouti qu'à une lamentable débandade.

Le tribunal a déclaré Bernard Montauban coupable d'escroquerie : il l'a condamné à 50 francs d'amende. Mais de l'échec des deux plaignants, l'inculpé était-il vraiment responsable ? S'il a réussi à donner confiance à d'autres, le thaumaturge n'était pas un escroc, car l'amour, on le sait, n'est qu'une question de foi.

Pour inciter à l'amour et vaincre à coups sûr, les nègres usaient de parfums aphrodisiaques.



Voyage de noces... Stello Chamourat, dit "le boxeur", meurtrier d'un mauvais garçon, surnommé le "Balafre", extrait momentanément de la Santé a épousé à Malakoff la femme pour laquelle il tua, Jeanne Michaud.



COURRIER JURIDIQUE

COCO DE VINCENNES. — Les membres du conseil de famille qui, en violation d'un jugement, ont fait un emploi extrêmement imprudent de la fortune des mineurs qu'ils devaient protéger sont responsables. Sur ce point, par conséquent, le procès que vous envisagez a toutes les chances d'être gagné. Mais les membres du conseil de famille sont-ils solidairement responsables ? La question est plus délicate.

M. S. Hyères (Var). — Condamnée à sept ans de réclusion pour meurtre, vous avez été ensuite frappée de la déchéance de puissance maternelle sur vos enfants que vous adorez et qui sont, dites-vous, votre seul espoir. Ce châtiement moral est certainement plus cruel que la peine corporelle que vous avez subie. Puisque votre bonne conduite vous a valu d'être libérée conditionnellement, vous pourriez demander à être réhabilitée. Mais il faut attendre un délai de cinq ans qui commence à courir, non du jour de la libération, mais du jour où votre peine aurait dû expirer.

Charles, Paris. — Vous avez 17 ans et demi. Vous êtes mère et votre beau-père s'oppose à ce que vous épousiez le père de votre enfant ? Nous ne comprenons pas l'intervention de votre beau-père ? Est-il votre tuteur ?

Le code civil stipule que le fils ou la fille qui n'ont pas atteint l'âge de 21 ans ne peuvent contracter mariage sans l'assentiment de leur père et mère ; si les parents sont morts, les grands-parents les remplacent. S'il n'y a ni parents, ni aïeux, l'autorisation est donnée par le conseil de famille. Votre question ne se rapporte à aucune de ces hypothèses.

Eugène S., Strasbourg. — Votre condamnation à 15 jours de prison avec sursis pour émission de chèques sans provision était assurément encore trop sévère, étant donné les circonstances très spéciales dans lesquelles vous vous êtes trouvés.

Nous vous conseillons fermement d'adresser une demande de réhabilitation sur papier timbré au procureur de la République de Strasbourg.

Mme Renée P., Bourges. — La durée de l'enquête, dans un procès de divorce, dépend évidemment de la diligence de votre avoué et aussi du domicile des témoins que vous voulez faire entendre. Si ces témoins habitent dans la ville où siège le tribunal, l'enquête sera plus rapide. Mais s'ils résident ailleurs, il faudra les faire entendre par commission rogatoire. Et, naturellement, ce sera plus long.

Mme Thérèse L., Nancy. — Il y a à Paris une œuvre extrêmement intéressante : la Ligue des mères abandonnées, faubourg Saint-Honoré, présidée par Mme Besnard de Quelen. Elle pourra vous donner d'utiles conseils et vous guidera certainement, avec une réelle efficacité.



Nice
(de notre correspondant particulier).

LES amateurs de voyages sentimentaux, ceux qui guettent l'aventure dans un couloir de wagon de chemin de fer n'eussent pas manqué de remarquer, cette nuit-là, la femme élégante qui montait dans une voiture de deuxième classe du rapide Strasbourg-Vintimille, en gare de Lyon.

Lorsque le train démarra à 23 h. 17, elle envoya de sa main gantée un bref geste d'adieu à l'homme qui l'avait accompagnée, son beau-frère, M. Mergoux, qui habite 3, quai de la Bibliothèque, à Lyon. Et, pendant que le rapide s'enfonçait dans la nuit, elle regagna le compartiment vide où elle avait installé déjà ses bagages : une valise légère et une trousse.

En vérité, ce train faisait penser à quelque train fantôme. Pas de visages. Pas de voix. A l'autre bout du wagon, quatre voyageurs dormaient. Ils venaient de plus loin. A cette époque de l'année où volent les feuilles mortes, la Côte d'Azur reçoit peu de visiteurs. On peut s'y rendre en rapide sans dormir sur l'épaule de son voisin.

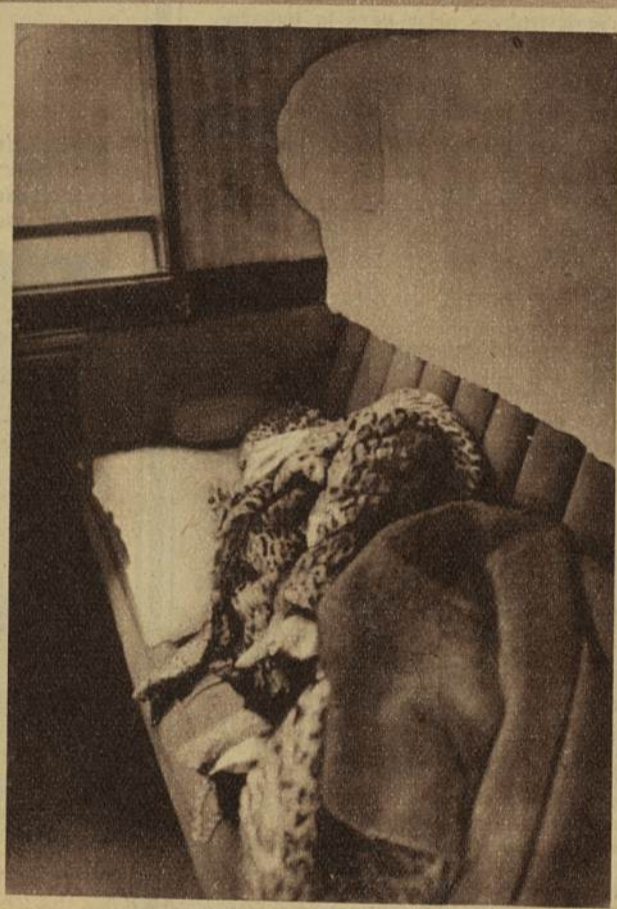
Le dernier sommeil

La voyageuse s'allongea sur la banquette du compartiment. Elle fixa la lumière bleue de la veilleuse autour de laquelle la mémoire tourne comme un papillon. Mme Suzanne Garola compta les jours qui venaient de passer. Une semaine à Paris avec son tendre ami, M. André Allardi. Ils avaient quitté la capitale le 11 novembre. Lui avait continué jusqu'à Nice où il habitait. Elle s'était arrêtée à Lyon. Elle devait se rendre à Royat où la chocolaterie de la *Marquise de Sévigné*, dont elle était la gérante depuis six ans, à Cannes, fabrique ses friandises. Elle avait déjeuné avec le directeur. Elle avait télégraphié le soir même à son jeune fils qu'elle arriverait à 8 heures le lendemain. Le train avait 25 minutes de retard... Maintenant il prenait de la vitesse... Mme Suzanne Garola allait pouvoir dormir, sans être dérangée, jusqu'à Marseille, peut-être jusqu'à Toulon... Le jour se lèverait lorsque le train frôlerait les calanques... La mer aurait une couleur d'arc-en-ciel. Cela, elle le savait... Elle eut un léger frisson en pensant au soleil doux de novembre qui lui caresserait la nuque, car elle était, à trente ans, une jolie femme. Elle s'assoupit. Elle ne devait plus se réveiller.

Il était 4 h. 1/2 lorsqu'à Marseille, le contrôleur, Marius Veyrac, prenant son service à la gare Saint-Charles, monta dans le Strasbourg-Vintimille qui venait d'arriver. Il parcourut le train d'un bout à l'autre et ne remarqua rien d'anormal. Des groupes bruyants de Marseillais à destination de Toulon et de Nice s'interpellaient comme dans un tramway de la Canebière...

< Elle dort bien... >

M. Veyrac remit à plus tard le contrôle des billets des voyageurs qui dormaient. L'aube vint. Cassis, Bandol, La Seyne, puis Toulon. Après avarie de quelques minutes, le train repartait. Un ciel lumineux de printemps couvrait la campagne varoise aux couleurs de rouille. Une écharpe de brouillard se dénouait à ras de terre. A 80 à



UN CRIME DANS LE RAPIDE

Partie de chez sa sœur, M^{me} Mergoux, habitant quai de la Bibliothèque, à Lyon, M^{me} Garola monta dans le rapide Strasbourg-Vintimille où elle devait être ligotée et assassinée.

appliqué sur la bouche de la malheureuse femme. Le visage, presque froid, était violacé.

Le contrôleur appelait le convoyeur des postes qui, tout près de là, classait son courrier. Les deux hommes, soulevant le corps, constatèrent alors que les mains de la femme avaient été solidement attachées derrière le dos au moyen d'une chaîne en acier nickelé et que les pieds avaient liés de la même façon. On avait serré avec tellement de force que l'acier avait déchiré les chairs.

Dans le matin bleu ensoleillé, le

Comment expliquer le crime ? La mère de la victime, Mme Michel, gérante de la *Marquise de Sévigné*, à Nice, estime que sa fille devait avoir une somme d'environ mille cinq cents francs sur elle.

Une hypothèse : le vol

Le vol apparaît comme l'explication la plus facile. Le ou les auteurs entrent dans le compartiment où Mme Garola dort seule. Ils la chloroforment, la bâillonnent, la ligotent pour qu'elle ne puisse appeler ou se débattre. Ils fouil-

l'heure, le rapide filait vers Saint-Raphaël, première halte de la Côte d'Azur.

Aux Arcs, où le train pour Draguignan attendait, toutes portières ouvertes, ses correspondances, le contrôleur s'arrêta devant le compartiment de Mme Garola dont le rideau était tiré. Il entr'ouvrit la porte. La jeune femme paraissait dormir profondément, allongée sur le côté. A la vérité, on n'apercevait que sa chevelure brune, un pan de sa jaquette de léopard, une longue couverture de voyage lui couvrant le corps et le visage. Les voyageurs endimanchés qui bavardaient dans le couloir se retournèrent.

— Elle dort bien la petite dame, remarqua l'un d'eux. Ce serait dommage de la réveiller.

Le contrôleur hésita, puis referma la porte. Le train entra en gare de Cannes vers 8 heures. Il avait un léger retard.

A la sortie des voyageurs, un garçon de 10 ans se haussait sur la pointe des pieds pour mieux voir. Il était impatient, un peu ému. C'était René Garola. Il avait demandé et obtenu du collègue l'autorisation de venir attendre sa mère. Les voyageurs défilèrent. Déçu, l'enfant les regardait passer. Sa mère n'était pas là.

Le rapide repartit. Il emportait un cadavre.

Assassinée

C'est au delà de Nice, où le train stationna un quart d'heure, que le contrôleur Veyrac affronta à nouveau le compartiment où Mme Garola était allongée. Il fut surpris de constater que la jeune femme ne paraissait pas avoir fait un mouvement depuis la dernière ronde. Il voulut la réveiller et lui toucher légèrement l'épaule. Il eut une curieuse impression. D'un geste irraisonné, il rabattit la couverture et poussa un cri d'horreur. Dix heures après, il en tremblait encore. Un large tampon de gaz, fixé par un bâillon sanglant, noué derrière la nuque, était

train roulait sans hâte vers l'Italie dont on apercevait au loin la côte... Dans un compartiment voisin, des filles chantaient. Un accordéoniste les accompagnait. Une musique de bal faisait cortège à la morte.

Ce n'est qu'en gare de Menton, qu'on détacha le wagon tragique. Le Parquet de Nice fut alerté et le commissaire spécial, M. Taburet, commença son enquête.

Chlorure d'éthyle

Epais mystère. On retrouva le sac de la victime sous l'oreiller. Il contenait des papiers d'affaires, quelques lettres, une boîte à poudre, de la menu monnaie.

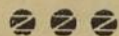
La valise et la trousse de voyage n'avaient point été fouillées. La morte portait une bague munie de trois pierres précieuses et un bracelet de prix en or blanc.

Sur le parquet, on découvrit les débris d'une ampoule qui avait contenu du chlorure d'éthyle. Cette ampoule, que l'on peut se procurer dans toutes les pharmacies, sans ordonnance, est fermée par un bouchon métallique à ressort.

Dans le porte-bagage, on trouva une valise en cuir marron qui n'appartenait pas à la victime. Le médecin légiste constata que Mme Garola avait succombé à une asphyxie consécutive à l'attentat dont elle avait été l'objet, probablement entre quatre et six heures, c'est-à-dire avant Toulon. Le bâillon avait été serré si fortement qu'elle avait étouffé. Par contre, aucune trace de violence ne fut relevée sur le corps.



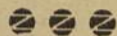
lent en hâte son sac, négligent les bijoux qui sont compromettants et descendent à l'arrêt suivant sans être inquiétés et pour cause. La mort est un accident qu'ils n'avaient peut-être pas prévu.



Le coup est classique. Le beau-frère, M. Mergoux, a signalé qu'il avait remarqué, sur le quai de la gare, à Lyon, la présence d'individus suspects. On croit avoir également établi que dans le compartiment voisin, en gare de Perrache, se trouvait un sous-officier d'aviation.

Mais n'est-ce point là une hypothèse trop aisée? Et n'est-il pas possible d'envisager un drame qui aurait eu tout autre mobile et qu'on aurait camouflé en crime crapuleux? Ces chaînes, ce chlorure d'éthyle... N'a-t-on point voulu prouver?

Élegante, jolie, mêlée à la vie mondaine de la Côte d'Azur, Mme Garola, veuve depuis dix ans, était, depuis 1930, gérante du luxueux magasin de la Marquise de Sévigné, à Cannes. Certains de ses amis ont affirmé qu'elle aimait la fête et qu'elle jouait avec entraînement son rôle de femme libre.



D'autres, au contraire, la représentent comme une bourgeoise aimable, dont le magasin est le rendez-vous d'une clientèle chic où l'on vient papoter avec des vendeuses que l'on dit les plus belles de Cannes. Elle est attachée à son ami, M. Allardi, avec lequel elle vit presque maritalement. Elle préfère son foyer aux batailles de fleurs où pourtant elle figure de temps à autre; au casino, on la voit rarement.

Interrogé, M. Allardi, qui est le fils d'un magistrat niçois, a confirmé que, parti pour Paris, le 2 novembre, avec Mme Garola, il la quittait le 11 novembre en gare de Lyon. Cette nuit-là, elle la passa à l'hôtel Terminus.

« Cela devait arriver »

La famille est atterrée et croit au vol, ce qui n'est pas, il faut bien le dire, l'avis de tous ceux qui ont approché la victime.

Une demoiselle, bien connue dans les milieux aimables de la Riviera, ne s'est-elle pas écrié lorsqu'elle a appris le crime :

— Cela devait arriver!

Tout cela compose, dès le premier

A son départ de Lyon, la jeune commerçante s'était réjouie, à la pensée de retrouver, sous le soleil de Cannes, son fils adoré et son élégante boutique.

abord, pour le crime du rapide de Nice un deca, un appareil exceptionnel. Il semble bien que l'on se trouve en présence d'une « grande affaire ». Si un détail matériel ne met pas bientôt, et par hasard, les enquêteurs sur la bonne piste, il est vraisemblable que l'enquête sera longue et difficile. De toute façon, le crime n'est pas banal, n'est pas l'œuvre d'un rôdeur de train sans but précis, en quête d'un coup à faire. La jeune femme a été visée, suivie. L'assassin a pris son temps, a attendu le moment favorable avec un sang-froid de professionnel endurci ou de passionné à froid. On l'imagine entrant dans le compartiment, sa petite valise à la main. Froidement, il regarde la femme endormie, ouvre sa valise, en sort un vaporisateur, une ampoule d'éthyle, fabrique son bâillon se penche. Mme Garola a un soubresaut. A peine réveillée, sans comprendre, elle retombe dans un sommeil où elle va s'enfoncer, s'enfoncer dans l'heure qui suit jusqu'à la mort.

Invraisemblances et contradictions

Elle est inerte, le bâillon mortel est serré. Il n'y a aucune chance qu'elle se réveille. Pourquoi l'assassin prend-il la précaution de la ligoter et de la ligoter avec une chaîne, féroce, jusqu'à faire éclater les chairs des poignets et des jambes. Si ce n'est pas le geste sadique d'un homme qui veut se venger, faire souffrir, c'est de la mise en scène. Si le vol est le mobile, pourquoi l'agresseur n'a-t-il pas pris les bijoux, facilement négociables. Pourquoi, d'autre part, a-t-il abandonné sa valise? Donc les enquêteurs se trouvent en présence d'une série d'invraisemblances, de contradictions, peut-être voulues, préparées machiavéliquement par l'assassin, mais qui, en tout cas, compliquent singulièrement leur tâche. Les policiers, devant un crime mystérieux, se posent toujours la même question :

— Si j'avais été à la place de l'assassin, qu'aurais-je fait? Comment aurais-je réagi à tel moment, à tel endroit?



Devant le compartiment sanglant de Nice, les enquêteurs doivent s'avouer qu'ils n'auraient rien fait de ce qu'a fait cet incompréhensible assassin.

Pierre ROCHER.

BURMA

a réalisé, pour vous, de merveilleux cadeaux

Pour toutes les femmes un BIJOU BURMA, c'est le cadeau rêvé

Une femme qui porte des BIJOUX BURMA est l'égale de la femme la plus enviée pour son élégance.

Personne ne peut deviner qu'elle ne porte pas des bijoux de grand prix, parce que les BIJOUX BURMA et les bijoux véritables se ressemblent comme deux gouttes d'eau, au point de confondre les experts.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE ILLUSTRÉ

N° 474

qui vous sera adressé gratuitement et qui présente un choix incomparable de magnifiques bijoux à 100 frs.

LISEZ ATTENTIVEMENT NOTRE OFFRE SENSATIONNELLE

Au reçu de 100 francs ou contre remboursement, nous vous enverrons un des bijoux ci-contre ou celui que vous choisirez dans notre catalogue. Vous pourrez l'examiner tranquillement chez vous, le porter pendant quelques jours, le montrer à vos amis et le comparer, même à des bijoux véritables. Si vous n'êtes pas entièrement satisfaits, retournez-le sous 8 jours, nous vous l'échangerons ou nous vous le rembourserons intégralement.

NOTRE OFFRE EST DONC LA GARANTIE FORMELLE DE LA PERFECTION DE NOS BIJOUX

BIJOUX BURMA

PARIS

16, Rue de la Paix.
15, Boulevard de la Madeleine.
8, Boulevard des Capucines.

NICE

16, Avenue de Verdun.

MARSEILLE

5, Rue Saint-Ferréol.



905. - Superbe solitaire Brillant Burma, monture argent platiné inaltérable.



901. - Bague perle Burma, orient magnifique monture argent platiné inaltérable et petits brillants, grosseur de perle au choix



1009. - Très belle bague, brillant Burma, rond, dans un élégant motif en brillants Burma, monture argent platiné.



408. - Très belle bague saphir, émeraude ou rubis Burma (au choix) entourée en Brillants Burma, monture argent platiné.

CHAQUE BIJOUX 100 f.

VOUS EN AVEZ BESOIN

Avoir un "CHRONO" n'est pas un luxe, mais une nécessité.

Grâce à notre service d'études et à notre vente directe, il vous est dès maintenant possible d'avoir le chronographe simplifié ALTA donnant l'heure au 1/5^e, les vitesses et les rendements.

Formé d'un élégant boîtier chromé, à verre incassable, préservant efficacement un mouvement sûr et robuste, il est vendu pendant un temps limité, muni de

son Bulletin de Garantie de 5 ANS, numéroté et enregistré aux prix exceptionnels **32^f**

Modèle de poche 49 fr.
Modèle bracelet 49 fr.
Envoi contre remboursement

D. ALTA 120, rue de Rivoli Métro Châtelet PARIS

250 fr. le mille adress. à copier à la main et gr. gains à corr. Rens. Gratis. Ecr. seul Ets Spirex, B. P. 462, rue du Louvre, Paris 1^{er}.

AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse du cœur. Recouvrez votre vigueur, des nerfs calmes, une vue claire et une bonne mémoire. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous puissiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or et est envoyé gratuitement sur demande.

REMEDS WOODS, 10, Archer Street (219 T. A. J.) Londres W1



CHEVALIÈRE 11 fr.
IFFRÉE DE LA ANCE EN IVOIRIM
ayant à l'intérieur votre chiffre astral qui vauvra en amour et loterie. Envoyez date naiss. et bague de papier. Envoi contre remboursement. NIVELON, P. R. Bureau 50 - PARIS

BENOIT DE VAISE
Une Science Nouvelle?
LA RADIESTHÉSIE DIVINATOIRE
ALAPORTÉE DE TOUS
Manuel Théorique et Pratique du Pendule Hermétique
Envoi à domicile contre 2 fr. 50 en timbres-poste

PIERRE BASSAC
LA VIE SEXUELLE
(Précis d'Initiation)
P. AULAIR
LA LEÇON D'AMOUR
(Traité d'Éducation Intime)
MARIE C. STOPES
L'AMOUR ET LE MARIAGE
Chaque vol. fco domicile en paquet clos cont. remb. de 12 fr.

LIBRAIRIE CRITIQUE
25, Rue de Vanves, PARIS - 14^e

Pour la Publicité dans "DÉTECTIVE"
s'adresser à
G. BALLY
50, rue de Châteaudun, Paris 9^e - Tri. : 81-12

INDIENS

LUMIÈRES de Broadway. Nuits sanglantes de Chicago. Fièvre standardisée des gratte-ciels. Acclamations innombrables qui accueillent la réélection de Roosevelt, élans vers une supercivilisation, gangsters armés de mitrailleuses, monde où le travail, le plaisir, le crime, l'amour ont atteint une sorte de perfection technique, mécanique. Quel amoureux de cette Amérique-là pense que dans les canons sauvages de l'Arizona, 48.000 Indiens, derniers survivants de la race vaincue, mènent encore la vie primitive et patriarcale de leurs ancêtres ?

Les Peaux-Rouges ! Lequel d'entre nous a oublié les belles histoires de son enfance, les petits livres à quatre sous qu'on se saignait pour acheter, chaque semaine, qu'on lisait en cachette, à l'école, sous le pupitre ? Rouges contre Blancs. Les Sioux, les Delawares, les forts Américains avec leurs capitaines au feutre relevé sur le côté, les filles du colonel enlevées par les rapaces au torse nu couleur de cuivre, les cow-boys, l'attaque des trains, le poteau de torture, la danse du scalp, les mustangs galopant dans la prairie et toute cette terminologie technique familière à tous les petits Européens d'avant-guerre, ces panoplies de mocassins, de rifles, de wigwams, de tomahawks. Lequel de nous n'a pas tremblé en s'endormant, en imaginant la forêt, les herbes s'entr'ouvrant sans bruit pour laisser passer la longue file des Apaches sur le sentier de la guerre ? Et Buffalo-Bill, le légendaire, avec ses longs cheveux, sa barbe, sa moustache et sa carabine infailible !

La guerre a balayé toute cette littérature. Il faut

dire que déjà à l'époque de son triomphe, entre 1900 et 1914, elle n'était précisément plus que de la littérature, que le reflet d'une chose morte.

C'est vrai qu'il y a eu ces luttes épiques et ces chevauchées et ces pètarades dans la prairie et ces cow-boys aux revolvers à la crosse de nacre, et même ces scalps et ces squaws aux tresses brunes, aux yeux ardents ! Et, à la vérité, la pacification de la prairie n'a pas été chose facile.

Elle est un fait depuis plus de cinquante ans. En 1885, la dernière grande révolte indienne fut noyée dans le sang. Une dernière fois, les Paunis, les Sioux,

Dans les canons de l'Arizona, 48.000 Indiens mènent encore la vie primitive et patriarcale de leurs ancêtres

Dans un décor de huttes et de totems, Buffalo-Bill garde, en 1936, dans un parc réservé, l'illusion de la liberté perdue.

les Hurons — reconciliés contre l'ennemi commun, le Blanc, dont la civilisation les encerclait — tentèrent leur chance. Ils furent écrasés et pendant de nombreux jours, les mustangs sans cavaliers coururent dans la prairie, les sabots pleins de sang.

Tout s'est calmé. Les Américains auraient pu assimiler proprement et simplement les Indiens, les agglutiner à leur civilisation, les jeter dans l'engrenage du machinisme. Ils préférèrent conserver la race, désormais impuissante. Ils lui allouèrent un immense territoire, dans l'Arizona, et qui s'étend par-delà la frontière mexicaine, jusque dans l'Etat de Sonora. Là, dans ces « réservations », dans ces « parks », les Peaux-Rouges se sont, s'étaient jusqu'ici conservés à peu près.

Qu'on m'entende !... Je sais bien qu'il y a d'autres « Indiens ». Ce sont ceux-là qui s'exhibent dans les foires, dans tous les parcs d'attraction d'Amérique et même d'Europe, qui demandent quelques sous pour être photographiés. Il y en a même qui sont entrés dans la vie américaine, qui portent des casquettes et des bretelles et qui rôdent, avec leur visage cuivré, aigu, aux pommettes saillantes, dans les faubourgs des grandes villes.

Ce ne sont pas ceux-là qui m'intéressent. Mais le Bureau indien de Washington, sorte de ministère, contrôle l'activité de 48.000 Indiens qui, dans les

parcs réservés, gardent l'illusion de la liberté...

Plusieurs tribus ont conservé à leur pureté antique, les Papayos, les Apaches, les Jakis, les Nanajés, peuplades de pâtres ou de chasseurs à demi nomades, dont la seule habitation est le wikimp, la hutte de paille, dérivée du célèbre wigwam.

Il est bien rare, qu'un homme blanc s'aventure dans ces réserves, gouvernées par les chefs à la plume d'aigle et par les *medecine-men*, les guérisseurs indiens, gardiens des cultes séculaires, professeurs des danses rituelles.

On y adore encore les vieux dieux phaliques, symboles de la fécondité, qui président aux mariages au son des tams-tams et des flûtes stridentes.

La loi matrimoniale américaine ne fut jamais appliquée aux « réservations ». Bien sûr, les révérends et l'Armée du Salut essayèrent-ils bien de convertir les fétichistes. Ils renoncèrent assez vite devant l'inertie, la douce incompréhension des hommes au pied léger. Et les administrateurs civils jugèrent superflu d'imposer le code à ces peuplades qui observaient leurs propres traditions avec une extrême rigueur. Bien que solennisées seulement par quelques danses et chants rituels, les unions Apaches et Jakis étaient plus solides que celles des Américains. Le divorce était à peu près inconnu : une jeune fille ayant atteint l'âge de la puberté sacrifiait au dieu, puis suivait un jeune homme dans son wikimp. Rien ne pouvait plus les séparer, et ce n'était qu'en cas d'aldultère que la tribu réunie rompait les liens du mariage.

A côté de ces mœurs strictes, le complexe du mariage de Hollywood apparaît comme une perversion sauvage.

En dehors de ces réunions légitimes, les sexes vivaient rigoureusement séparés. Garçons et filles ne participaient à aucun jeu en commun ; un frère ne devait jamais plaisanter avec sa sœur, un père ne parlait guère à sa fille, car la peur de l'inceste, du péché divin, les tenait. Les dieux antiques vivaient sur ces peuples, qui semblaient avoir oublié leur passé guerrier et dont l'existence dans les réserves, avait atteint une sorte de douceur idyllique.



Or, cette paix arcadienne fut brusquement rompue. Malgré toutes leurs précautions, les Américains ne purent pas conserver étanches les parcs réservés. Les échos, puis la rumeur, puis le poison de la vie moderne pénétrèrent jusqu'aux wigwams.

Cela commença de la manière la plus innocente. Les cow-boys de l'Arizona donnaient, chaque année, de grandes fêtes équestres, des rodeos, où les cavaliers domptaient des chevaux sauvages. Pour corser l'intérêt de ces compétitions, ils eurent l'idée d'y convier les plus hardis cavaliers des tribus indiennes des « réservations » voisines. Des jeunes gens vinrent, timides. Mais ce sont des cavaliers nés. Ils firent des prouesses et se firent acclamer. Le lendemain, ils revinrent éblouis au wigwam et les jours suivants tombèrent dans la mélancolie. Ils avaient vu des lumières, des filles fardées ; on leur avait fait boire de l'alcool. Quelques-uns avaient été embrassés par ces filles impudentes, au parfum pénétrant, aux bouches peintes.

EN FOLIE

L'année suivante, les jeunes Indiens se disputèrent pour savoir lesquels iraient au rodeo. Les vieux, les *médecine-men* comprirent le danger. Il était déjà trop tard. Les jeunes gens rouges en avaient trop vu et pas assez. Ils voulaient savoir comment vivent les hommes blancs. Ils sont allés à Phoenix, la ville la plus proche de leurs « parks » ; ils ont visité les cinémas, les dancings, lu des magazines, écouté la radio, senti les pulsations de la vie moderne. Ils ont découvert un monde insoupçonné, un monde où l'amour est permis sous toutes ses formes, où l'on se marie pour divorcer, où, lorsqu'on est embarrassé par une famille trop nombreuse, on la supprime. Ils ont appris les crimes des gangsters, les combines de Wall-Street, les industries clandestines, la prostitution. Puis ils sont revenus dans les wigwams, transformés, les yeux avides, le sourire ironique et mauvais, et ils ont semé la mauvaise graine.



Dès 1935, le Bureau indien de Washington apprenait qu'une série de faits étranges, d'actes de violence, de scènes de débauche avaient été observés dans des villages jakis et apaches. Une sourde fièvre régnait dans les réserves et notamment dans celle de San-Carlos. Les Indiens s'y réunissaient de plus en plus fréquemment, sous prétexte de fêtes et de mariages à célébrer. Les tam-tams y tournaient sans cesse, accompagnés du nasillement des flûtes et des chants rituels. Des cultes obscurs étaient ressuscités. Des hommes revêtus d'étranges costumes, qui les faisaient ressembler à des monstres ou peut-être à des dieux phalliques, des jeunes filles nues, la tête ornée de plumes, dansaient au milieu d'eux ; les fêtes de puberté étaient célébrées dans une atmosphère trouble et angoissée. Les jeunes époux, unis par le *médecine-man*, se séparaient après quelques semaines de mariage. Au milieu des humbles huttes de paille, on voyait à présent se dresser des baraquas à l'aspect plus moderne. C'étaient des « night-clubs », des boîtes de nuit, tristes, copies de celles de la ville. Des Indiennes, des négresses et même des Blanches, servaient au bar. Des jazz effrénés se mêlaient aux roulements lugubre des tam-tams.

Entre 1935 et 1936, des nouvelles de plus en plus alarmantes parvinrent au Bureau indien. Maintenant il ne s'agissait plus d'une vague de débauche, mais d'une vague de crimes : viols, assassinats, meurtres d'enfants, véritables boucheries à coups de hache et de tomahawk, tel était le bilan de cette année sinistre.

Les vieux chefs de tribu s'étaient enfin rendu compte de la catastrophe. Le plus vénéré de tous, Jewaquaptewa avait adressé à Washington, un rapport détaillé où il réclamait l'interdiction des danses modernes dans toutes les tribus indiennes, car, selon lui, c'étaient les mœurs des Blancs introduites dans les réserves, qui avaient provoqué le malheur.

Les Peaux-Rouges étaient en folie : l'enquête de la police d'Arizona donna un tableau saisissant de ces tribus déchaînées.

Le plus singulier, c'est que les mœurs antiques les plus sauvages semblent avoir été retrouvées, ranimées par le jazz. Les fêtes d'origine phallique, longtemps réduites à un culte symbolique, ont repris tout leur réalisme. Dans un village de la tribu Juma, une jeune fille est enlevée par un jeune Peau-Rouge, Allen, pour être sacrifiée au dieu de la fécondité. Allen et douze de ses camarades emmènent la malheureuse dans un bois et, après s'être dévêtus, dansent au son des tam-tams une danse obscène, puis se précipitent sur leur victime et la violent à tour de rôle.

Quand il apprit le crime et l'insulte, le fiancé de la fille se jeta sur Allen et l'assomma avec une hache.

Dans un village navajo, un autre jeune Indien, Chec, joue les don-juans Peau-Rouge, séduit les jeunes filles, organise des « fêtes rituelles » où les Indiens s'enivrent et se battent, insultent les *médecine-men* et couvrent de sarcasmes les vieux chefs. De jeunes Indiennes dépravées, dont les plumes cachent à peine la nudité, les lèvres rouges, les ongles vernis à la dernière mode de Phoenix, prennent part à ces orgies, présidées par le « don-juan Peau-Rouge », dont le corps nu est couvert de « peintures de guerre », selon la meilleure tradition indienne. Au cours d'une de ces fêtes, Chec est assassiné à coups de tomahawk, par un de ses amis pris d'une crise de folie sadique. Des filles se jettent, en transes, sur son corps ensanglanté. Près de

Pâtres et chasseurs à demi nomades tiennent toujours de mystérieux conciliabules dans le grand silence de la forêt.



Deux scènes de marché, dans un village de la tribu Juma ou un Peau-Rouge enleva une jeune fille, qui fut acrífiée au dieu de la fécondité.



neuf cent « délits sexuels » comportant les plus extraordinaires perversions, sont commis dans l'Arizona.

Des filles-mères abandonnées par leurs amants mettent à mort leurs enfants, fuient de villages en villages, de « parks » en « parks », toutes Marguerite de Faust, et, lorsqu'elles sont arrêtées, déclarent devant les juges qu'elles n'ont fait qu'imiter leurs sœurs blanches, dont le cinéma leur a révélé la vie perversie...

Des femmes et des jeunes filles, dont quelques-unes n'ont pas quatorze ans, s'intitulent « prêtresses du culte Matachina », un des plus obscènes de l'Arizona. Elles s'installent avec leurs disciples dans des wikimps abandonnés où chaque nuit ont lieu d'indescriptibles orgies, qui se terminent par de monstrueux accouplements.

De nouveaux crimes sont commis. Celui de Dia qui, par amour pour une squaw, tue son rival Das Miller. Celui de l'Apache Frak, qui assassine ses beaux-parents. Celui d'Ambrose, qui assomme son frère au cours d'une danse rituelle. Enfin celui de Gardner, qui, après une nuit de danses frénétiques, égorge sa femme et son enfant.

L'affaire Gardner mit le comble à l'émotion, en Arizona. Le Bureau indien donna aux autorités locales l'ordre de sévir avec une extrême sévérité. Gardner fut condamné à être pendu.

La « réserve » apache, où le drame avait eu lieu, ne possédait ni boureau, ni potence. Gardner fut pendu par un shérif, à l'aide d'une vieille grue à main, que l'on avait retrouvée dans une carrière abandonnée. Il mit une demi-heure à mourir et son épouvantable supplice semble avoir calmé la fièvre sexuelle qui secouait la tribu.

Les vieux dieux indiens, troublés dans leur repos, seront-ils apaisés par ce dernier sacrifice ? Il faut en douter. Si les totems de bois enluminés pouvaient parler, ils diraient qu'ils n'ont pas voulu cela.

Ce qu'il y a de plus étrange, ce qui doit nous faire réfléchir le plus, c'est évidemment le ressort intérieur que nos exemples ont déclenché chez les Indiens. Pour copier nos perversions sexuelles, nos simagrées d'amour, notre caricature de tous les gestes naturels, ils ont été tout naturellement amenés à rechercher leurs cultes les plus anciens, les plus barbares et à les exaspérer. Faut-il croire que toutes nos déformations proviennent d'un refoulement de barbarie, d'un rappel secret du primitif ? La civilisation tend-elle à revenir à un âge païen et inculte ?

Les Peaux-Rouges ont servi de cobayes pour cette étonnante expérience. Pauvres plumes d'aigle de Fenimore Cooper, pauvre légende de notre jeunesse !

Ray PINKER.

DETECTIVE

Directeur : Marius LARIQUE

L'ENFER DE LA MORT LENTE

Voici une vieille lépreuse,
affreuse vision de l'enfer sur
la terre. (Lire pages 10 et 11,
le reportage de nos collabo-
rateurs Henri DANJOU
et J.-G. SERUZIER).

